

Un héritage

1. Les cartons du passé

Il y a plusieurs années, ma soeur Edith et moi avons entrepris de trier, classer, archiver, faire traduire des monceaux de documents de famille dont nous avons hérité de notre père Moïse Engelson et de sa soeur Suzanne, tous deux nés au début du XXe siècle à Riga et tous deux morts à la fin du siècle à Genève.

Que faire de cet héritage ?

Nous avons commencé par demander au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme de Paris si nous pouvions déposer dans ses murs une première pièce : un portrait de notre grand-père Jacob, talmudiste, né en 1854 en Russie. La conservatrice accepta notre offre, en nous demandant toutefois de rédiger quelques pages de présentation de notre aïeul dans son contexte historique. Or nous ne savions que peu de chose sur la vie et les origines de notre grand-père, que d'ailleurs nous avions peu connu. J'ai le souvenir d'un vieux monsieur à barbe blanche, manteau noir, courbé sur sa canne, qui me faisait un peu peur quand il me parlait dans une langue que je ne comprenais pas. Nous ne savions pas grand-chose non plus sur les membres de sa famille restée en URSS après la révolution. Dans les années 50, notre père avait bien tenté de les retrouver mais ses recherches étaient demeurées infructueuses. Il pensa donc qu'aucun "Engelson de Riga" n'avait survécu aux révolutions, guerres, déportations et exterminations. Une cinquantaine d'années plus tard, des cousins de notre père, Victor Schatz et Vadim Engelson, ont surgi dans nos vies. Quand la Lettonie avait reconquis son indépendance, ils avaient entrepris des recherches historiques et généalogiques sur nos aïeux communs. Ils avaient découvert, par internet, qu'une branche de la famille Engelson s'était expatriée en Suisse en 1912. En nous appuyant sur leurs recherches documentaires approfondies, nous avons pu enfin nous acquitter de la tâche que nous remettions sans cesse à plus tard : retracer les grandes lignes de la destinée de notre grand-père Jacob Engelson et de sa famille sur des bases plus sûres que les récits plus ou moins fantaisistes ou enjolivés que nous avons entendus dans notre jeunesse.

Les pages qui suivent empruntent largement aux écrits de Suzanne Engelson¹ - fondés sur la transmission orale -, et à ceux de Victor Schatz² - établis à partir de documents officiels qu'il a rassemblés. Elles sont également nourries d'éléments glanés sur internet, d'archives provenant de différents fonds (archives cantonales de Genève, fédérales de Berne, associatives...), et des dossiers dont nous avons hérité – coupures de journaux, lettres en russe, français, allemand, yiddish..., papiers administratifs, pièces d'identité... Le tout est complété par nos propres souvenirs : les uns anecdotiques mais révélateurs des événements ou personnalités, d'autres plus

¹ "Jacob Engelson – 14 avril 1948" et "Épopée d'un nom"

² L'Album "Riga" et le site internet de Victor Schatz

généraux mais abstraits, gauchis ou idéalisés. Si le résultat perd en unité, il gagne en véracité : les envolées lyriques de notre tante Suzanne sont contrebalancées par le ton sarcastique de son frère Moïse, nos souvenirs personnels sont précisés ou contredits par des faits avérés, et les événements historiques s'incarnent dans des destinées.

2. La Bérézina

Quels que soient les auteurs et quelles que soient les versions, l'histoire des Engelson commence à la Bérézina. C'est là qu'ont eu lieu les événements à la source de "la légende du nom", mythe fondateur de la famille.

Le plus illustre de nos ancêtres est né sous le nom de Movshah Shapiro à Boryssov, en Russie Blanche. En 1812, il tenta de dévier le cours de l'histoire lors de la traversée de la Bérézina par l'armée française.

Le récit de l'événement a subi bien des déformations au fil du temps. La version véhiculée par notre père était assez personnelle : "un de mes ancêtres nommé Shapiro était tenancier d'une gargote située au bord de la Bérézina ; on le trouvait habituellement complètement saoul allongé sous la première table à droite en entrant. Partisan de Napoléon qu'il considérait comme un libérateur, il lui indiqua le passage où son armée pourrait franchir la Bérézina. Napoléon lui dit "tu es un véritable fils d'ange", d'où le nom d'*Engelson*."

La version de notre tante est plus complète et sans doute plus proche de la réalité : "*Le grand-père paternel de mon père, dont le nom de famille était alors Shapiro, était chef de la communauté juive d'une petite ville de Russie Blanche proche de la Bérézina. Il s'y trouvait en novembre 1812, lors du passage de Napoléon, au cours de la retraite de Russie. Encerclé de toute part par les troupes du Tsar Alexandre 1^{er}, Napoléon, suivi d'une petite troupe de fidèles, dont ceux du régiment suisse - parlant allemand -, cherchait à découvrir une issue secrète par où pouvoir s'échapper pour rejoindre la France. Il s'adressa au chef de la communauté juive (au maire) - Shapiro - par l'intermédiaire d'un interprète de langue allemande. Et Shapiro lui indiqua le chemin à suivre afin d'échapper ainsi à ses poursuivants. Selon la tradition relatant cet événement, pour témoigner de sa gratitude, Napoléon lui offrit un nom de consonance germanique, puisque Shapiro ne parlait pas français. Il lui attribua le nom de Engelgardt, qui signifie Fermeté d'Ange. Par la suite, étant donné que ce nom était déjà porté par un allemand résidant en Russie, ce nom fut changé en Engelson ou Engelsohn - Fils d'Ange. Cet événement fut ébruité, et le chef de la communauté juive de la petite ville fut conduit devant le tsar, Alexandre 1^{er}, désireux de l'interroger lui-même sur son agissement, considéré comme une trahison envers la Russie. Il répondit en rappelant que lors de la pénétration de l'armée française en Russie, et tout au long de son avancée dans ce pays, (fidèle aux idées de la Révolution française dans la volonté d'émancipation des juifs, les élevant au rang de citoyens français en leur accordant des droits égaux,) dans les territoires russes qu'il*

traversait, Napoléon avait proclamé en Russie également l'égalité des droits de citoyenneté des juifs avec les autres citoyens russes. C'est à ce titre que les juifs de Russie avaient prêté serment de fidélité à Napoléon. En aidant à la fuite de l'Empereur des Français, il n'était donc,- déclara-t-il- que demeuré fidèle à son serment à celui-ci, comme il l'avait toujours été, jusque-là, et qu'il le serait aussi désormais, aux lois du Tsar Alexandre Ier. Le rapport de ces faits relate que l'Empereur de Russie accepta cette explication et que Movshah, portant désormais le nom de Engelson, put repartir en paix chez lui.

Un attachement particulier persista, par la suite, chez les descendants de cette famille, porteurs du nouveau nom tant pour la France que pour la Suisse, dont était originaire le régiment parlant allemand, et dont un chant émouvant est resté célèbre - le "chant de la Bérézina" - chanté nostalgiquement par les soldats suisses de ce régiment, chanté tout au long de la retraite, et exprimant l'espoir fervent de retrouver leur patrie, au bout du long et dur chemin, et de revoir monter la lumière de la joie, hors de la détresse. Ce sont là des souvenirs et des liens puissants qui ne cessèrent de demeurer fervents et vivants, dans le cœur et l'esprit de tous les membres et descendants de cette famille, en quelque lieu qu'ils se fussent trouvés, par la suite, - tant en Europe qu'en Amérique (où certains se rendirent et vécurent au cours des temps.)"

Parmi les documents rassemblés par Victor Schatz, on trouve les pièces officielles authentifiant le changement de nom. A partir de ces documents, des recherches bibliographiques qu'il a effectuées et de nos propres sources, nous pouvons reconstituer approximativement les faits dans le contexte de l'époque...

La Biélorussie, qui faisait partie de "La République des deux Nations" (Pologne-Lituanie), s'est retrouvée sous domination russe à la suite de la partition de ce pays entre la Prusse, l'Autriche et la Russie. Les territoires annexés par Catherine II sont alors venus élargir les *zones de résidence* créées pour reléguer les juifs à l'Ouest de l'Empire. Le gouvernement russe se montra beaucoup plus dur à l'égard des juifs que ne l'avait été celui de Pologne. Aussi, leurs conditions de vie se dégradèrent progressivement.

En tant que citoyen d'une Pologne démantelée puis rayée de la carte, notre ancêtre était sans doute, comme beaucoup de ses compatriotes, hostile à l'occupation russe ; habitant d'une zone de résidence³, il était, comme beaucoup de ses coreligionnaires,

³ La Zone de Résidence (en russe : Черта оседлости — tcherta osedlosti) était la région ouest de l'Empire russe frontalière avec les puissances d'Europe centrale, où les Juifs ont été cantonnés de 1791 à 1917. Les grandes villes à l'intérieur de la zone en sont exclues. Seul un nombre limité de Juifs est autorisé à vivre en dehors de la Zone de Résidence. La vie dans les villages (shtetls) y est difficile et pénible en raison. Un système d'organisations caritatives juives se développe pour venir en aide à la population. Des associations fournissent des vêtements aux étudiants pauvres, de la nourriture cachée aux soldats juifs enrôlés dans l'armée tsariste, dispensent des soins médicaux gratuits aux pauvres, offrent des dots et des cadeaux ménagers aux épouses indigentes et organisent une éducation technique pour les orphelins. La concentration de Juifs dans la Zone fait d'eux une cible aisée pour les pogroms et les émeutes anti-juives, souvent aidées par le gouvernement. Bien que les pogroms se soient déroulés pendant presque toute l'existence de la Zone,

favorable à l'occupation napoléonienne qui promettait d'apporter justice et égalité pour tous (si ce n'est fraternité).

On sait que Movshah Shapiro, accompagné de deux juifs de Boryssov - Leib Benenson et Boruch Humner -, participa à une campagne de désinformation de l'armée russe au profit des français⁴. En signe de reconnaissance, Napoléon lui décerna le nom d'Engelgardt. Par contre du côté russe, il passa en jugement et échappa de peu à la potence pour trahison. Pour sa défense, il dit qu'ayant agi dans une zone occupée par Napoléon qui relevait du droit français, il n'avait pas trahi son pays⁵.

Une trentaine d'années plus tard, un général russe nommé Engelgardt ayant appris qu'un "traître" avait déshonoré son prestigieux nom, demanda au Tsar de débaptiser la famille du renégat. Ce qui fut fait. C'est donc d'Alexandre Ier et non de Napoléon que les descendants de Movshah Shapiro reçurent le nom d'Engelson. Les petits-enfants de Movshah furent les premiers à naître sous ce nom. Mon grand-père appartenait donc à la deuxième génération née Engelson.

3. Jacob Engelson, notre grand-père

Jacob (Jankel en yiddish), arrière-petit-fils de Movshah, est né à Boryssov en décembre 1854, juste avant l'accession d'Alexandre II au trône impérial. *"Il a atteint le terme de sa vie terrestre"* à Genève en avril 1948 – dans les débuts de la guerre froide entre bloc de l'Ouest et bloc de l'Est. Il est le second d'une nombreuse fratrie. Il a quitté la Russie aux environs de la moitié de sa longue vie, et n'y est plus jamais retourné.

Les conditions faites aux juifs dans l'Empire tsariste au XIXe siècle n'étaient guère meilleures qu'au siècle précédent. Succédant à Nicolas 1^{er}, Alexandre II dit "Le Libérateur", relativement bienveillant envers les juifs, a tenté d'améliorer quelque peu leur sort par un train de réformes libérales touchant aussi d'autres catégories de la population – les serfs sont émancipés sous son règne, en 1861. Mais en 1881, Alexandre II est assassiné par un terroriste et c'est Alexandre III, son fils, qui lui succède. Il mène une politique réactionnaire à coups de contre-réformes. En 1882 le gouvernement adopte une série de lois interdisant aux Juifs de s'établir, de construire ou d'acheter des maisons, de posséder ou d'utiliser des terres à l'extérieur des villes et des villages de la zone de résidence... D'autres lois suivent qui limitent le nombre de Juifs admis dans les établissements d'enseignement et les expulsent des grandes villes. Ces dispositions anti-juives incitent la population à multiplier les pogroms à travers l'Empire jusqu'à 1917, sous le règne de Nicolas II. Les gouvernements

des attaques particulièrement meurtrières entre 1881 et 1883 et de 1903 à 1906, ont ravagé des centaines de villages, tué des milliers de Juifs et causé des centaines de milliers de roubles de dégâts.

⁴ Cf. Choffat T., Tornare A-J. La Bérézina – Suisses et Français dans la tourmente de 1812. Ed. Cabédita, 2012

⁵ "L'invasion de la zone de résidence par Napoléon Ier en 1812 aboutit à des changements juridiques dans les régions polonaises de l'Empire qui sont abolis après la défaite de Napoléon". (http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_Juifs_en_Russie)

tsaristes, considérant ceux-ci comme l'expression du soutien populaire à leur régime, les tolère, voire les encourage. Cette situation crée les conditions pour pousser les Juifs vers l'opposition⁶.

Jacob s'engage activement dans la lutte ; on verra plus loin de quelle façon et ce que lui coûtèrent ses engagements.

De l'abolition du servage à la deuxième guerre mondiale, de la vie en zones de résidence à la création d'Israël, en près d'un siècle de vie et dès sa prime enfance, Jacob a connu de profonds bouleversements politiques et sociaux qui n'ont pas épargné sa vie privée. De fait, par sa façon de vivre et de penser, il a perpétué l'esprit de révolte qui lui a été insufflé par ses ascendants et qu'il a transmis à son tour à ses enfants.

Ses engagements sont inspirés par un profond mysticisme nourri de l'étude du Talmud : de yeshiva⁷ en yeshiva, de Vilna à Odessa, dès sa prime jeunesse et sa vie durant il a passé le plus clair de son temps à la réflexion, à la méditation. Imprégné par les enseignements de Rabbi Haïm de Volozhin pour qui *"c'est par son action propre que l'Homme assure la présence de Dieu dans le monde"*⁸, sa vie est guidée par la conscience de la responsabilité de l'Homme dans la marche de l'Univers. Le testament qu'il écrit à ses proches peu avant sa mort donne une idée de sa spiritualité : *Unis, nous chanterons l'Ame universelle, l'Harmonie de l'Essence de la Vie. Les rayons du coeur et de l'intelligence nous uniront à jamais*⁹.

Certes la méditation nourrit l'âme, mais il faut aussi gagner son pain. Surtout quand on est chargé de famille. Dans les années 1880, Jacob a une femme et deux enfants. Peu doué pour les affaires, il s'associe à Schmuël son jeune frère pour créer un commerce de tabac à Odessa ; on les retrouve quelques années plus tard à Daugapils (actuellement Dvinsk)¹⁰. Schmuël part ensuite à Riga, et Jacob le rejoint avec sa famille. À leur arrivée, ils habitent dans un des faubourgs où les juifs étaient relégués. Ensemble ils créent une maison de tabac en gros. Les deux frères parvenant bientôt à payer suffisamment d'impôts, ils sont autorisés à quitter le quartier juif pour s'installer au centre de Riga. Schmuël y achètera par la suite deux immeubles cossus, rue Barona¹¹.

Bien que se vouant à l'étude, bien que riche négociant, Jacob soutient activement les luttes sociales de son temps. Il fréquente des groupes révolutionnaires et apporte une aide financière aux prisonniers. Souvent notre grand-mère Henia, rentrant de villégiature des bords de la mer Baltique, trouvait ses placards vides : manteaux de

⁶ Voir Pogroms anti-sémites en Russie http://fr.wikipedia.org/wiki/Pogroms_antis%C3%A9mites_en_Russie

⁷ École où sont dispensés des enseignements liés à l'étude du Talmud, fondement de la loi juive

⁸ Voir sur Google les commentaires sur l'ouvrage "L'âme de la Vie"

⁹ Jacob Ben Malakhi *Fragment d'un enseignement*. Rencontre Orient-Occident n°3; 1956

¹⁰ Dans les registres de Daugavpils aux environs des années 1880, les deux frères sont signalés comme de riches hommes d'affaires qui contribuent à un fonds sioniste. Album "Riga" VS

¹¹ Nationalisé en 1940, un immeuble sera restitué aux descendants de Schmuël après 1991 (indépendance de la Lettonie)

fourrure, bottes et vêtements chauds avaient disparu, au bénéfice de déportés en partance pour la Sibérie.

4. Henia Kaminetzki, notre grand-mère¹²

Le mysticisme de notre grand-père a orienté ses engagements comme ses alliances.

Sa première épouse était la fille d'un talmudiste de Lituanie. Henia sa seconde épouse, notre grand-mère, était une descendante du fondateur d'une célèbre Ecole talmudique de Lituanie. Laissons-la se présenter : *"Ma lumière divine commence avec le rabbin Haïm de Volozhin, le fondateur de la yeshiva de Volozhin, et va jusqu'au rabbin Eli-Akiva Kaminetski de Lyda. Mon père Meïr a été le fils du rabbin Eli-Akiva Kaminetski de Lyda ! Le rabbin Haïm de Birz, qui a une synagogue à son nom à Birz, où étudient les jeunes gens, a été le frère de mon (mot manquant). Le rabbin de Vilna, reb Schmueltuhtser a été le beau-père de mon frère, Meyelekh Kamenetski. (...) Du côté de ma mère, je descends du rabbin Mendele de Liravits, et du rabbin Leyb de Kopisi"*.

Jacob fit la connaissance de Henia au cours d'un déplacement d'affaires dans la petite ville de Lida, proche de Vilna. Rendant visite à des amis, il rencontra chez eux cette jeune femme dont la beauté et la grâce l'impressionnèrent vivement. Il s'enquit d'elle auprès de ses amis. Il apprit qu'elle s'appelait Henia Kaminetzki, et qu'elle était une descendante de Rabbi Haïm de Volojine¹³. Cette information frappa Jacob. Il voyait soudain la possibilité d'accomplir le voeu fervent qu'il avait formulé dans sa jeunesse, lors de ses années d'études à Volojine : avoir la grâce d'épouser une descendante de son Maître vénéré.

Pour obtenir le consentement de la belle Henia de treize ans sa cadette, il s'inspira du philosophe Moïse Mendelssohn : pour persuader Fromet Gugenheim de l'accepter pour époux, Mendelssohn lui raconta que, ayant appris qu'avant sa venue au monde sa bien-aimée était destinée à porter une bosse, il avait prié le Seigneur de la lui attribuer à lui. Voilà pourquoi il était bossu et voilà pourquoi elle ne l'était pas. Jacob dit qu'en ce qui le concernait, il avait demandé au Seigneur de prendre sur lui la laideur primitivement réservée à celle qu'il aimait. La belle une fois convaincue d'épouser le beau parleur, le mariage fut organisé. Le jour venu, Henia attendit plusieurs heures l'arrivée de son fiancé. Pris dans une discussion avec le pharmacien du coin sur l'existence de Dieu, Jacob avait laissé le temps filer.

Descendante d'une lignée de rabbins de renom, Henia a certainement bénéficié d'une éducation dans la tradition talmudique. Les lettres qu'elle écrit à ses proches en font

¹² Née en 1867 de Meier Kamintzky et Maria Gouredich

¹³ Nous avons le privilège (?) d'avoir avec Shimon Péres cet ancêtre commun. Notre grand-mère descend d'une de ses filles, Hasa, qui a épousé Mordehai Kaminetzky Rabbin à Lida. L'oeuvre principale de Reb Haïm est le *Nefech Ha'Haïm (L'Âme de la vie)*, qui encore aujourd'hui est un ouvrage de référence (Cf Emmanuel Levinas).

foi. Cependant, elle a également hérité des croyances et superstitions de serfs récemment émancipés qui l'avaient partiellement élevée, sa mère étant décédée quand Henia était enfant. Ainsi, alors qu'elle était enceinte de notre père, elle s'était inquiétée de l'extrême agitation du bébé. Elle pensa que, ayant trop longuement contemplé un lion lors d'une visite à la ménagerie, l'âme du félin avait pénétré l'âme de l'enfant. À sa naissance, on constata que le nouveau-né était à moitié étranglé par son cordon ombilical.

De son premier mariage, Jacob a eu deux enfants – nés sans doute à Boryssov - : Berta (1879-1962) - Beila en Yiddish - et Boris ou Berka (1881-1908). Tous deux vont s'engager corps et âme dans la lutte pour la justice et la dignité. Berta y laissera sa liberté et Boris sa vie.

De l'union avec Henia, trois enfants sont nés, à Riga : Maria (1895-1904), Suzanne (1903-1998) et Moïse (1907-1989), notre père.

Vingt-huit ans séparent le cadet de l'aînée. A sa naissance le dernier-né était oncle d'une petite fille qui l'avait précédé d'un an sur terre.

Berta, Boris et Maria ont vécu tous trois en Russie leur vie durant. Suzanne et Moïse ont quitté le pays de leurs ancêtres alors qu'ils étaient enfants. Ils sont arrivés en Suisse en 1912 où ils ont vécu définitivement.

5. Des héros et des anges

De **Berta**, nous savions très peu de choses : cette tante était complètement absente de la mythologie familiale. Les rares fois où Suzanne nous en a parlé, c'était pour déplorer l'engagement de cette soeur dans des voies révolutionnaires violentes ; c'était aussi pour s'indigner qu'elle reproche à leur père de donner une éducation douillette et bourgeoise à ses cadets. Nous n'avons retrouvé aucune lettre d'elle dans nos archives familiales. C'est grâce aux recherches de Victor Schatz que nous en savons un tout petit peu plus sur Berta. D'après les rares indications qui nous ont été fournies, nous avons tenté de reconstituer le puzzle de son parcours, entre vingt et cinquante trois ans environ – après quoi l'on perd complètement sa trace.

Après avoir travaillé dans l'entreprise familiale, Berta exerce le métier d'enseignante à Riga. Puis elle part à Paris où elle participe à l'édition d'un journal anarchiste. Membre d'un parti socialiste révolutionnaire, elle prend pour second mari Aleksandre Vasiljevitch Goryachkovsky (1864-1931) un "narodovolec" (membre du groupe révolutionnaire «Les gens de sa volonté»). En 1906, à vingt-sept ans, elle accouche dans la prison de Riga d'une fille, Maria Goryachkovsky. Elle est ensuite envoyée à Irkutsk, en Sibérie – une carte de membre d'ex-prisonnier politique et exilé en fait foi. Elle part ensuite s'installer à nouveau à Paris. Lorsque Jacob émigre en Suisse avec sa famille, Berta n'est pas du voyage, mais elle vient de temps en temps à Genève rendre

visite à son père. C'est en 1917 à Berne que Jacob la rencontrera pour la dernière fois. Peu après, elle part en URSS avec sa fille¹⁴. Jacob, malgré de multiples tentatives, n'aura plus jamais de nouvelles d'elle. On sait juste que par la suite, elle a exercé le métier de dentiste à Moscou. Sa tombe a été retrouvée : elle est enterrée auprès de son mari au cimetière de Novodevichye de Moscou, « Panthéon » de l'URSS pour « les gens qui ont créé l'Union soviétique et la nouvelle Russie ».

De **Boris** Jacobevitch, héros mythique, il nous est resté le souvenir des marques de vénération que Suzanne et Moïse manifestaient à l'égard de ce frère exemplaire. Il reste de lui une photo, quelques lettres - adressées à sa petite soeur Suzanne, à son père et à ses camarades de lutte -, ainsi que de rares écrits le concernant : un article dans « l'Étincelle », journal anarcho-communiste russe annonçant son exécution ; quelques lignes le mentionnant dans divers ouvrages sur les mouvements anarchistes¹⁵. Plus récemment, grâce à l'ouvrage d'un historien russe, Ilya Polonski, nous avons découvert des aspects de sa vie et de ses engagements que nous ignorions. Nous avons été particulièrement émus par la reproduction d'une lettre que Boris a adressée à ses camarades, pour leur expliquer avec précision le déroulement de son arrestation.

Boris, anarchiste communiste, a été l'un des fondateurs de la maison d'édition Anarkhiia de Bialystok. Comme beaucoup de révolutionnaires de l'époque, Boris fait de longs séjours en Suisse¹⁶, à Paris ou à Londres où il poursuit le combat pour mieux le reprendre sur le sol natal. Emprisonné plusieurs fois pour ses activités subversives, il est exécuté par pendaison à Vilnius, à l'âge de vingt-sept ans. Jacob l'accompagnera jusqu'à ses derniers instants, se démenant pour adoucir son sort et tenter de le faire acquitter.

L'ouvrage d'Ilya Polonski donne des précisions sur Boris dans le contexte de l'époque : *" Comme beaucoup de ses pairs et d'autres habitants de la zone de résidence, Boris Èngel'son avait raison de haïr l'autocratie. Et, bien que la famille Èngel'son n'ait pas à se plaindre sur le plan économique, Boris détestait les capitalistes et les propriétaires fonciers. À dix-neuf ans, il s'intéresse aux idées révolutionnaires, et va à Paris en 1902 où il rejoint le cercle des anarchistes émigrés russes. Grâce à ses efforts, dans la période 1902-1903, a été créée une "Bibliothèque révolutionnaire" des émigrés russes à Paris. En Juin 1904, Boris Èngel'son et son ami Leo Aleshkerom créent à Paris la maison d'édition "Anarkia" dans le but de publier la littérature anarchiste russe et de la propager dans l'Empire russe. Y ont collaboré presque tous les anarchistes russes de premier plan qui vivaient à l'époque en exil. En Juillet 1904, Boris Èngel'son rejoint la rédaction du journal publié à Genève en langue russe "Pain et Liberté". Il devient l'une des figures les plus marquantes de*

¹⁴ Voir la Lettre de Jacob à Berta.

¹⁵ Les libertaires du Yiddishland de Jean-Marc Izrine, éditions Alternative Libertaire,

¹⁶ Cf *La Suisse russe* de Mikhaïl Chichkine – ed Fayard

l'émigration russe anarchiste. Mais la vie à l'étranger est loin des réalités russes, et complètement en dehors des luttes acharnées qui s'y déroulent.

Èngel'son cherche à combiner son rôle d'organisateur et de promoteur avec celui d'un simple soldat de la révolution : il ne veut pas fuir la réalité, y compris la participation à des actions armées. En mai 1905, Boris retourne à Bialystok, ville textile située sur la frontière polono-biélorusse, qui dans ces années est devenue l'un des centres du mouvement anarchiste de l'Empire russe.

Les anarchistes de Bialystok étaient proches de la main-d'œuvre pauvre, entièrement juive, qui travaillait dans les industries et l'artisanat ; ils avaient la réputation d'être les combattants les plus courageux et les agitateurs les plus convaincus. Alors, arrivé de l'étranger, Boris Èngel'son, dans cet environnement fertile, poursuit son œuvre de révolutionnaire actif. Il établit des relations entre groupes de Riga, Minsk et Grodno aux vues similaires, et implante dans son appartement une imprimerie illégale. Au bout de quelques trois mois (20 septembre 1905) Boris est arrêté. Mais le 16 Février 1906, il s'échappe de la maison de détention de Bialystok. Quittant Bialystok, il passe un certain temps à Riga, à militer dans les groupes anarchistes juifs et lettons. Puis il émigre et vit à Genève, Londres et Paris. En Janvier 1907, Boris arrive illégalement à Minsk ; il y établit un laboratoire pour la fabrication de bombes et une imprimerie clandestine. Après quoi il peut à nouveau partir à l'étranger, où il continue à être un organisateur important des groupes anarchistes ; son appartement était constamment ouvert à l'accueil de révolutionnaires.

En Russie, la police continue à le rechercher. Malgré les risques, Boris rentre en Septembre 1907 une fois de plus à Bialystok, où il prépare l'arrivée d'un groupe d'anarchistes venant de l'étranger.

À la fin de Novembre 1907, alors qu'Èngel'son est à Minsk, il est identifié dans la rue avec d'autres camarades par la police. Boris met en place une résistance armée et tente de s'échapper, mais blessé et brutalement battu il est emmené au poste de police. La blessure est si grave qu'Èngel'son est envoyé dans l'hôpital de la prison de Minsk ; en voie de guérison il est envoyé à la prison de Vilna. Boris lui-même, ses amis et ses parents comptaient sur le fait que la Cour limiterait la peine à la réclusion. Mais le tribunal militaire du district de Vilna condamne Boris Èngel'son à mort.

Dans les lettres à son père, Boris parle de ce qu'il ressent à la veille de son jugement puis de son exécution, tentant de lui apporter un peu de réconfort dans ces jours de profonde affliction. Dans une lettre adressée à ses camarades, Boris explique les circonstances de son arrestation et donne les détails de son incarcération ; il y évoque aussi, à propos d'une de ses lectures – la Vie de Jésus de Renan -, comment il est devenu militant.

" Quand j'ai vu ce livre, il m'a rappelé de bons souvenirs. C'est un livre que j'ai lu pour la première fois en français ; c'est le premier livre que j'ai lu, quand je suis

arrivé pour la première fois il y a 5 ans - à Paris, là où la vie de notre nouvelle ère a commencé, où de simple spectateur de la vie, je suis devenu un combattant ; après tout, c'est là que les aspirations que j'avais énoncées dans mon enfance et que j'avais cherché à réaliser d'une certaine façon tout le temps, ont abouti, enfin, sous cette forme.

Oui, tant de souvenirs! Et c'est le Paris que j'aime tant, plus que tout autre ville au monde. Quand j'y venais fréquemment, que je sortais de la gare et commençais à marcher dans les rues et les boulevards de la ville, tout pour moi brillait comme le soleil, chaque pont de pierre, chaque rue m'étaient chers, et l'âme tremblante j'écoutais les conversations autour de moi ... Pourquoi cette ville m'est-elle si douce et si chère, il me serait très difficile d'y répondre.

Bien sûr, il y avait moins de policiers et moins de chiens de Constantinople¹⁷ que je déteste tant que je ne peux les regarder avec indifférence ; ce n'est pas parce que la pauvreté là-bas n'est pas horifiante ; ce n'est pas non plus pour le mouvement ouvrier dont je n'ai pas bien saisi le sens... Mais la ville et les rues m'étaient agréables. Et je donnerais cher pour la voir encore une fois. Je voudrais au moins la revoir dans mon sommeil..."

À travers ces ultimes messages, on devine un homme idéaliste, tendre et sensible. Notre père - né juste quelques semaines avant son exécution – a donné le nom de Boris à notre frère cadet. Dès son plus jeune âge, Boris II a été sommé de reprendre le flambeau de son oncle mythique, si généreux et héroïque. Il s'y essaya avec beaucoup de bonne volonté jusqu'à l'adolescence ; ne parvenant pas à satisfaire aux exigences paternelles, il prit des voies de traverses pour mener sa vie de rebelle comme il l'entendait, sans suivre des rails toutes tracées.

La fille aînée d'Henia, seconde femme de Jadob, s'appelait **Maria**. Dans la mythologie familiale, l'enfant morte à neuf ans d'une scarlatine "*incarna cette synthèse vivante, en une sagesse de coeur et d'esprit, qui était beauté et bonté profonde, pour laquelle toute souffrance d'autrui était sa propre souffrance, intolérable, inconcevable, inadmissible, et qui quitta trop tôt les chemins de l'existence, enlevée à l'amour des siens*".

Henia, inconsolable, parle d'elle en ces termes dans une lettre adressée à un ami : "*je suis la mère de ma fille aînée Maria ; tous les gens les plus intelligents l'ont appelée le soleil divin ! la grande lumière divine ; elle avait un frère aîné qui était d'une grande intelligence ; il a dit à son père et à sa soeur aînée, que c'était une personnalité ! C'était mon premier enfant, de tout autre étoffe que les autres ; « Maria est d'une grande intelligence profonde » - c'est ce qu'il a dit à son père et à sa soeur ; et quand ma chère Maria a quitté ce monde, il a dit qu'il aurait sacrifié*

¹⁷ Chiens errants

avec la plus grande joie sa propre vie, et pas uniquement la sienne, contre sa vie à elle ; Maria était une grande étoile, une grande lumière."

Il nous reste de Maria des photos dont l'une immense en pied, presque grandeur nature, qui occupait lorsque nous étions enfants un mur du salon de nos grands-parents. Lors de nos visites dominicales qui sentaient le bonbon hollandais, assise en face d'elle sur un petit tabouret, la photo colorisée de cette inconnue me fascinait. C'est d'elle que me vient le prénom de Marianne – qui, selon notre père, devait m'inciter à égaler ce modèle de vertu tout en brandissant l'étendard républicain proclamant Liberté, Égalité et Fraternité à travers le monde. Mais la déception fut grande : pas plus que mon frère Boris, je ne suis parvenue à incarner l'esprit de justice et d'abnégation auquel mon nom devait me prédestiner.

6. De la Grande à la Petite Russie

À la suite des événements dramatiques qui se sont abattus sur sa famille, Jacob et Henia décident de quitter la Russie. Cet exil les sauvera d'une possible déportation en Sibérie – dont ont été victimes par la suite plusieurs membres de la famille - ou d'une extermination certaine à Riga en 1942.

Notre père prétendait que la décision de partir avait été prise sous la pression de Schmuël qui aurait souhaité mettre à distance son trop généreux associé : l'homme d'affaire n'appréciait guère que le talmudiste puise dans la caisse de l'entreprise commune pour soulager la misère et la détresse du monde. Les violentes émeutes et pogroms qui se sont succédés de 1903 à 1908 en Russie peuvent aussi expliquer la décision de tout quitter. À la suite de l'agitation révolutionnaire qui engendra, dans de très nombreuses villes de l'Empire, de nouveaux déferlements antisémites, l'éveil nationaliste des Juifs les poussa à émigrer vers la Palestine, "pays de lait et de miel"¹⁸. En 1910, Jacob part donc pour la Palestine avec sa famille.

Suzanne est alors âgée de sept ans et Moïse de trois. Ils s'installent à Tel-Aviv, petit bourg juif créé l'année précédente à proximité de Jaffa. C'est une époque de grandes tensions et de graves incidents, l'exclusion des Arabes de l'économie juive ayant exacerbé leur hostilité à l'encontre des nouveaux arrivants.

À Tel-Aviv, les enfants sont inscrits à l'école - qui se fait en hébreu ; dans les premiers jours, Moïse s'enfuit par la fenêtre, terrorisé à l'idée de devoir lire des signes qu'il ne connaît pas. De sa vie en Palestine entre trois et cinq ans notre père gardera la peur des chiens, des poules et des jets de pierre, et la capacité de produire avec la langue un son de crécelle utilisé par les âniers pour encourager leurs bêtes. Quant à Suzanne, elle en retirera une familiarisation avec la langue hébraïque ainsi que des souvenirs heureux et ensoleillés. Henia, quant à elle, ne supporte ni le climat

¹⁸ (Exode 3,8) "Un pays de lait et de miel" s'oppose au pays de la misère, des coups, des corvées et des souffrances.

social ni le climat météorologique. Elle décide de s'installer en Suisse, alors pays d'accueil aux frontières largement ouvertes. Elle arrive à Genève avec ses deux enfants au début de 1911. La famille occupe un bel appartement au 8 de la rue Bergalonne, dans le quartier baptisé par les autochtones "la petite Russie"¹⁹. Jacob les rejoint en 1914. Auparavant, il doit aller consulter certains textes sacrés dans des centres talmudiques en Egypte et en Turquie.

Dans les premières années d'exil, la famille vit dans l'aisance grâce aux rentes versées régulièrement par Schmuël demeuré à Riga. Dans les "bulletins de famille" de la Ville de Genève que les étrangers doivent renseigner à chaque changement de domicile, Jacob se déclare aux autorités de la Ville "sans profession" jusqu'en 1917. Cette même année, les sources de revenus étant taries, la famille tombe progressivement dans un total dénuement. Aux soucis matériels s'ajoutent les inquiétudes pour ceux restés en Russie et en particulier pour Berta et sa fille Maria. Comment faire, à plus de soixante ans, pour gagner sa vie dans un monde dont on ne parle pas la langue et dont on ignore les codes ? Depuis cette année-là, Jacob exerce la double profession de "voyageur de commerce et écrivain". Il sillonne la Suisse germanophone pour vendre du tabac, du chocolat et des mélanges de thé de sa composition tout en discutant du Talmud avec ses rares clients. Presque chaque jour il envoie un mandat de quelques francs à sa femme qui ne parvient pas toujours à rassasier la famille. Elle continue pourtant à se fournir en harengs chez l'épicier le plus luxueux de la ville, au grand dam de Moïse qui, avant même ses dix ans, se sent investi du rôle de chef de famille. Malgré les secours versés par le Bureau de Bienfaisance de la communauté israélite, les loyers restent souvent impayés, ce qui oblige les Engelson à changer d'adresse fréquemment²⁰. La situation ne s'améliorera quelque peu que lorsque Moïse, devenu médecin, pourvoira - dans la mesure de ses moyens - aux besoins de ses parents et de sa soeur Suzanne qui, vivant avec eux, compte bien profiter de la manne. La famille n'en éprouvera nulle reconnaissante. Toute sa vie, Moïse subira les reproches et les harcèlements de sa mère ; toute sa vie, Henia se plaindra de son fils – plus d'une centaine de pages manuscrites sur ce thème nous sont restées en héritage - :

" Moïse m'avait toujours dit, avant qu'il ne décide de se marier : « Vous avez tellement travaillé pour moi, tellement fait pour moi, qu'il serait impossible de vous rendre tout ce que vous nous avez donné » ; maintenant, depuis qu'il s'est marié, il m'a dit une fois une toute autre chose : « Tu as fait pour moi ce que tu as pu, dans la mesure de tes possibilités, et moi aussi, je fais selon mes possibilités » ; c'était la première fois que j'ai entendu de Moïse ce nouveau discours, auquel je n'étais pas habituée ! je n'ai jamais fait « selon mes possibilités », au contraire, tout ce que j'ai fait était au prix des combats les plus acharnés ! quand j'ai payé pendant tout un mois la pension pour Moïse et Suzanne à Zürichberg, 16 francs par jour, et moi-

¹⁹ Voir "Genève, ville des lumières révolutionnaires" de Frédéric Kwintner In l'Arche du 20/11/2013

²⁰ Voir Fiches des ménages, et mandats

même je me suis privée de tout - cela n'était pas « selon mes possibilités »... et quand toi, Moïse, tu étais à Zurich, je voulais que tu fasses des progrès, j'ai oeuvré pour ton honneur, j'ai payé pour ta pension à Rigiblick, 8 francs par jour ! Cela non plus, ce n'était pas « selon mes possibilités »... je voulais développer cette étoffe que tu portes en toi, cette riche intelligence qui est la mienne et qui date de mes ancêtres, et c'est pour cela que j'ai lutté tellement fort, je ne voulais pas que tu l'abrutisses, cette étoffe exquisite que tu portes en toi ! Mais hélas, après toutes mes luttes, toute la peine que je me suis donnée, j'ai eu très peu de succès ! je suis très déçue quand tu dis que tu ne peux pas aimer ta mère car elle n'a pas assez de culture ; or, c'est un faux jugement à mon égard, et des gens plus grands et supérieurs à toi trouvent le contraire... mais toi, après tant d'instruction, tu as encore moins de culture que moi ; moi, je n'avais pas un tel bonheur que toi d'avoir une mère aussi dévouée ! qui m'enseigne autant et qui lutte autant pour mon existence et pour mon instruction [...]"

Ces plaintes et ces invectives révèlent ce que notre père a dû subir tout au long de sa vie. Elles révèlent aussi quel orgueil notre grand-mère tirait de son appartenance à une lignée respectée, et les obligations qui selon elle en résultaient. Cette conscience de la valeur spirituelle de la famille a soutenu Henia dans l'adversité. Suzanne et Moïse doivent à ce sentiment d'avoir pu faire les études universitaires qui leur plaisaient, au prix de sacrifices consentis par toute la famille.

II. La relève

Toute leur enfance, Suzanne et Moïse ont baigné dans une atmosphère talmudique, tolstoïenne, et révolutionnaire ancrée dans le XIXe siècle russe. bercé par la saga familiale faite de héros, d'anges et de sages, ils ont affronté la dureté de la vie, souffert des décalages avec leurs parents, de leurs frustrations, de leurs désillusions et avec leur entourage. Tels des personnages dostoïevskiens, ils se sont construits à travers la poursuite de leurs idéaux et le combat contre leurs pulsions.

Même si leurs choix de vie respectifs vont très vite diverger, Suzanne et Moïse seront pénétrés de l'idée que *"La vie de l'homme n'a qu'un but : se détacher du terrestre et atteindre au céleste"*²¹. Tous deux vont s'y essayer, affichant un grand mépris pour qui se montre "matérialiste", mais ayant eux-mêmes beaucoup de mal à vivre comme de purs esprits. Suzanne suivra cette ligne de conduite en demandant aux autres de pourvoir à ses besoins pour qu'elle puisse se consacrer à l'élévation de son âme. Moïse, en travaillant jour et nuit et en réduisant ses besoins et ceux de sa famille. Par cette voie il parviendra à financer des projets grandioses visant à améliorer l'état spirituel et moral du monde.

²¹ Voir *Fragment d'un enseignement* de Jacob Ben Malakhi dans *Rencontre Orient-Occident*

1. Suzanne : fais ce qu'il te plaît

Née le 12 décembre 1903 à Riga, notre tante est morte en 1997 à Genève, célibataire et sans descendants. Elle a habité jusqu'à leur décès avec ses parents qu'elle adorait. Une grande proximité spirituelle existait entre la jeune femme et son père. Il lui enseigna le Talmud, elle traduisit ses écrits. La jeune fille tient de son père un amour insatiable de l'étude. Boulimique, elle suit un cursus universitaire en philosophie, lettres, sciences économiques et sociales à Zürich - où elle fait aussi partie de l'Orchestre de chambre de l'Université - puis à Genève, où elle passe aussi un certificat de psychologie et pédagogie de l'Institut Jean-Jacques Rousseau. À quarante-trois ans, elle s'inscrit à nouveau à l'université, pour obtenir un diplôme d'interprète parlementaire pour le russe et pour l'allemand.

Suzanne s'oriente très tôt vers le journalisme ; alors qu'elle est encore étudiante, elle commence à collaborer avec plusieurs journaux. Pendant quelques années, elle va faire de longs séjours en France et en Allemagne, avec des intermèdes genevois. En automne 1925 elle s'installe pour six mois à Nice, où elle travaille pour *Pages nouvelles*, "*Revue littéraire, artistique, mondaine et critique*" tout en gagnant sa vie comme institutrice dans un jardin d'enfants. À partir de 1928, elle écrit des articles, généralement pour des rubriques littéraires et culturelles, dans différents journaux français et suisses. Elle fait aussi des travaux de traduction – par exemple, pour la délégation soviétique lors de la Conférence économique internationale qui s'est tenue à la SDN en 1928. Ce genre de travail attire sur elle les soupçons des autorités suisses, même si des proches assurent qu'elle n'a rien de commun avec la Russie des Soviets. En 1929-30, elle est à Berlin où elle suit quelques cours à l'Université. Elle écrit des articles et fait des interviews – notamment une d'Einstein, qu'elle a détesté -. En 1931 elle passe plusieurs mois à Ascona, en Suisse italienne, pour un travail personnel, et en 1932-33, elle s'installe à Paris. Quand elle quitte le statut d'étudiante, elle complète son activité de journaliste par de l'enseignement et de la traduction : elle donne des cours particuliers de russe, de français, d'allemand ou de philosophie, traduit des oeuvres littéraires - "le Pistolet" de Pouchkine, des nouvelles de Jack London, des contes russes pour enfants... -. En parallèle, elle écrit des essais et s'essaie à la littérature. À partir des années 40, Suzanne revenue définitivement à Genève, collabore au journal syndical suisse *Services Publics* ; elle y tient deux rubriques régulières – l'une de politique internationale et l'autre culturelle et littéraire. Cette activité lui plaît. Elle devient, pour ce périodique, journaliste accréditée à l'ONU dont elle suit plusieurs fois par semaine les sessions sa vie durant, jusqu'à devenir la doyenne – et la mascotte - de ses collègues. En 1954 elle crée sa propre revue, *Rencontre Orient-Occident*, dont elle assume seule la rédaction. Sous le titre

"Fragments d'un enseignement", elle fait paraître dans cette revue une suite d'articles de son père dont elle a assuré la traduction.

Suzanne se préoccupe donc de gagner son pain, mais elle n'accepte de le faire que sur des sujets qui la passionnent, dans des conditions qui lui conviennent, et dans un temps limité. Pour Suzanne, cela va de soi : dans les familles juives, expliquait-elle, la coutume veut que la femme entretienne le mari pour qu'il puisse se consacrer à l'étude. Pourquoi cette règle ne s'appliquerait-elle pas entre un frère et sa soeur ? Certes, cette charge pourrait revenir à un mari. Mais Suzanne n'en aura pas. Elle avait rêvé d'un homme pour qui la vie professionnelle ou l'engagement politique ne l'emporterait pas sur la méditation qui seule peut élever l'âme. Un homme comme son père. Elle avait aussi rêvé d'une maternité qui ressemblerait à un tableau de la Vierge à l'enfant, pur esprit pur amour, sans cris ni faim ni sommeil ni excréments. Elle est restée célibataire. Et libre de ses choix.

Contre vents et marées, elle reste fidèle à elle-même. Même lorsque la famille est dans une indigence totale, Suzanne refuse catégoriquement de perdre son temps avec une traduction rémunérée qui ne l'intéresse pas. C'est son frère, alors étudiant en médecine, qui s'en chargera, ce qui fera partie des multiples choses qu'il ne lui pardonnera jamais. De même en 1942, elle décide de quitter son poste d'enseignante dans une école de langue, ce travail lui étant trop pesant. Peu importe si les temps sont difficiles, peu importe si son frère est accablé de travail : les besoins financiers, il y pourvoira. Une anecdote caractérise l'attitude de Suzanne face à la réalité : pendant la guerre Mendès-France de passage à Genève sous un faux nom se serait adressé à elle pour acquérir des rudiments d'allemand ; scandalisée à l'idée de limiter son enseignement à un aspect utilitaire, Suzanne aurait insisté pour initier son nouvel élève, malgré ses protestations, aux beautés de la langue de Goethe et de Schiller.

Cette attitude "anti-matérialiste" est confirmée par une "enquête de surveillance" effectuée sur Suzanne par la Ville de Genève à la suite d'une de ses demandes de naturalisation²²: *" la requérante, malgré ses nombreuses qualités professionnelles, ne jouit que de revenus relativement modestes. Ceci provient du fait, qu'elle préfère travailler d'une façon irrégulière pour divers journaux que d'avoir un emploi stable avec horaire régulier "*.

Moïse dira de sa soeur que ce n'est qu'à la soixantaine qu'elle s'est préoccupée de pourvoir – certes, partiellement - à ses besoins. Mais c'est jusqu'à un âge avancé qu'elle donnera, à son domicile, des leçons à la demande. Elle se liera d'amitié avec certains de ses élèves – femme de ménage ayant à peine terminé l'école primaire, physicien travaillant au Cern, secrétaire bilingue... Parfois, en cas de besoin, elle n'hésite pas à solliciter auprès d'eux une petite aide pour terminer le mois... Refusant avec horreur d'être assistée par les services sociaux de la Ville auxquels elle a droit,

²² Enquête faite dans le cadre d'une demande de naturalisation déposée par Suzanne qui, à l'époque, a un permis de résidence dit "permis de tolérance" accordé par la Ville de Genève, qui est lié au passeport Nansen

Suzanne préfère en appeler au mécénat de ceux qui l'aiment, la choient et l'apprécient. Elle tient aussi, par fierté, à payer des impôts. C'est pourquoi elle déclare au fisc plus que ce qu'elle ne gagne.

Jusqu'à la fin, elle vivra de projets, de rêves et d'amitiés indéfectibles. Mais nous, ses neveux, influencés par l'attitude et le jugement de notre père à son égard, l'avons toujours considérée comme une vieille demoiselle infantile, égoïste et excentrique. Il faut dire que le personnage s'y prêtait. Nous gardons encore en mémoire l'image de notre tante, assise bien droite dans une pièce du modeste cabinet médical de Moïse, les mains posées sagement sur son sac à main, attendant que, entre deux patients, "franginet" passe lui donner la somme d'argent qu'il lui attribuait chaque semaine. Nous nous souvenons en particulier de ce jour où elle nous a montré ses talents à imiter le cri du paon, juste à côté de la salle d'attente pleine à craquer. Cette image colle assez mal aux rapports d'enquête effectués en 1947, à la suite d'une nouvelle demande de naturalisation: *"Très capable et travailleuse, elle ne cesse d'améliorer ses connaissances" ... "la candidate jouit d'une excellente réputation, c'est une personne très intelligente, extrêmement douée pour les études, elle connaît les langues française, allemande, anglaise et russe" ... "ses idées politiques sont actuellement orientées vers le syndicalisme et le fédéralisme. Elle est également partisane de l'émancipation de la femme. C'est une idéaliste se passionnant et se dévouant pour toutes les causes lui semblant justes."*

Si nous ne connaissions au fond que peu notre tante, c'est qu'elle nous parlait très peu d'elle, de ses souvenirs, de sa vie, de ses amis ; certes elle évoquait souvent ses parents (petit papa, petite maman) sans cependant nous en dire grand-chose. Et nous, nous ne pensions bien sûr pas à la questionner. Par contre, elle partageait volontiers ses goûts artistiques et littéraires. Je lui dois notamment d'avoir lu Oblomov et les mémoires de Berlioz dont les aventures sentimentales l'avaient beaucoup amusée. Je lui dois aussi de m'avoir enseigné des rudiments de russe, ce qui m'a permis d'avoir de nombreux échanges au cours d'un voyage en URSS que j'ai effectué en 1964, à l'ère de Khrouchtchev. Avec pour mots de passe de l'époque *миру мир*, (*mirou mir*, la paix au monde) et *ничего* (*nitchevo*, ça ne fait rien). *миру мир*, on n'y croit plus ; *ничего* aide toujours à survivre. Quarante années plus tard, j'ai appris avec regrets que j'aurais pu rencontrer au cours de ce voyage Maria Goryachkovski, la nièce de mon père, qui vivait alors à Moscou avec son fils. Dommage. Trop tard.

Dans le chapitre "Correspondants et correspondances" nous reviendrons dans le détail sur la vie intellectuelle, professionnelle et affective de Suzanne, pour la période allant de ses années d'étude à la fin des années 30.

2. Moïse : accomplis ton destin

Moïse est né le 20 décembre 1907 à Riga ; il est mort à Genève le 29 août 1988. Très jeune, considérant que ses parents se comportaient comme des enfants, il endosse le rôle de chef de famille. Il ne mesure certainement pas l'ampleur du déracinement et du déclassement qu'Henia et Jacob ont subi. De plus, il considère sa soeur comme une personne égoïste, infantile et irresponsable ; il lui reprochera plus tard de l'avoir exploité sa vie durant.

Comme beaucoup d'enfants d'immigrés ayant connu des conditions de vie difficiles, Moïse est déjà un homme à 15 ans. Dès l'adolescence il fréquente des milieux artistiques et des militants de gauche, et publie quelques articles dans le journal du parti du Travail.

Orienté au collège dans une filière technique, Mo est un élève médiocre. Il obtient la maturité de justesse, grâce à la mansuétude de ses professeurs. Sans doute ont-ils détecté des capacités et des connaissances chez ce candidat atypique, qui, à la question de l'examinateur "qu'est-ce qu'un acide ?" répond sans se démonter "c'est ce qu'on met dans la salade".

Par la suite, il sera un étudiant brillant. Il passe avec succès l'examen complémentaire de latin qui lui ouvre les portes de la faculté de médecine. Il faut dire que, au moindre faux pas, il risque de perdre la bourse que les services sociaux de la communauté juive lui ont accordée.

Il n'a pas le sou, ses rapports avec les femmes semblent compliqués, il se pose des questions sur le sens de sa vie. Il travaille dur. Souhaitant se perfectionner et s'ouvrir aux idées nouvelles, il passe un semestre à la faculté de médecine de Paris en étudiant libre et un autre à celle de Vienne où il s'initie à la psychiatrie. Il obtient son diplôme à l'âge de vingt-quatre ans.

1931. C'est l'année de sa rencontre avec une amie de Suzanne, Marcelle, institutrice militante du mouvement Freinet ; elle vit à Marseille où elle fréquente des milieux anarchistes. Elle souhaite avoir un enfant de Moïse. Ivan naît l'année suivante. Marcelle l'élève seule, à Marseille, tout en restant très attachée à la famille Engelson à qui elle rend visite régulièrement. Jusqu'à ce que la guerre interrompe les échanges pendant cinq ans.

Après son diplôme, Mo exerce la médecine dans divers lieux et institutions : Hôpital de Genève, sanatorium populaire genevois de Montana, Saint-Cergues, institut pathologique de Genève, asile d'aliénés de Cery, hôpital d'Olten.

Il aurait ardemment souhaité être chirurgien, mais les portes de l'hôpital se sont fermées à lui. Pourquoi cette interdiction ? Présenterait-il un danger pour la sécurité de la Suisse ? Des enquêtes de police engagées à la suite de demandes de permis de séjour ou de naturalisation nous renseignent sur "le requérant", ainsi que sur l'aune à laquelle les enquêteurs le jugent - : *"Bien qu'il ait été élevé et soit encore dans un*

milieu suspect quant aux idées, je n'ai pas appris que le susnommé soit un partisan du régime soviétique. On m'assure qu'il est absorbé par ses études et qu'il ne s'occupe pas de politique". "Il s'agit d'un homme intelligent, capable, cultivé, mais ayant gardé une mentalité slave, par conséquent, pas assimilé". "Le directeur de l'Asile d'aliénés de Cery nous fait savoir que le candidat a été un excellent assistant, qu'il deviendra un très bon médecin, mais a, sur certains détails concernant les rapports entre personne de sexes; différents, des idées "russes", à son point de vue très larges, mais ne connaît rien de défavorable concernant sa vie privée." " Il paraît enthousiaste de certaines expériences russes. Mentalité internationaliste. En sa qualité de russe, il s'abstient de politique militante, mais peut être considéré comme communiste."

Par défaut, il s'oriente vers la psychiatrie et passe une thèse sur la schizophrénie qui lui vaut un prix. Mais il abandonne cette voie, estimant les méthodes de l'époque plus proches de la coercition que du soin.

En 1935, il ouvre à Genève un cabinet de médecine générale et de chirurgie des accidents – spécialité qui le rapproche de la chirurgie, et que le Conseil d'État l'autorise à pratiquer. Il devient alors une sorte de permanence que l'on appelle en urgence de jour comme de nuit, la semaine comme le dimanche, généralement pour des accidents domestiques ou de la circulation. Nos rares promenades dominicales en famille étaient souvent entrecoupées d'arrêts en plein soleil, le temps que Moïse, muni de sa trousse, intervienne auprès d'accidentés de la route. Ou alors le dimanche matin, il nous emmenait mon frère et moi pour lui tenir compagnie lors de la tournée de ses malades à domicile. Nous l'attendions dans la voiture garée n'importe où, sous prétexte que ce ne serait pas long. Ces matinées se terminaient souvent par une visite au cimetière de Veyrier, où reposaient ses parents.

Si Mo travaille tant, c'est certainement qu'il aime se dépasser et s'étourdir dans l'action. C'est également qu'il doit gagner le pain de deux familles – celle de ses parents et celle qu'il fonde à l'âge de trente et un ans. Sans compter les quelques "cadeaux" qu'il envoie, quand il le peut, à Ivan. Sans compter non plus les mendiants qui frappent à sa porte, les amis dans le besoin qu'il faut aider, les amies de coeur qu'il faut gâter, et les causes qu'il faut défendre.

En 1938, Moïse avait épousé dans un élan de passion **Frieda Finkelstein**, fille d'un industriel. Elle habite Paris avec ses parents. Après avoir passé sa capacité en droit, Friedy a travaillé de façon épisodique. Elle a surtout passé son temps à voyager à travers la France avec des membres de sa famille ou des amis. Malgré une vie insouciant sur le plan matériel et riche d'amitiés, la jeune femme est fort dépressive. Moïse pense la sauver, à sa façon. Lorsque nous étions enfants, il nous expliquait à propos de notre mère que, comme le prince de la légende, il avait été leurré par un cygne noir, incarnation du mal, et qu'il avait échoué à le changer en cygne blanc – image du don de soi et de l'abnégation... Malgré les difficultés qui pointent, Edith naît en 1939, juste quelques mois avant la déclaration de guerre. Déception de Mo : c'est une fille. Il aurait fallu un garçon qui perpétue le nom. Une seconde déception

arrivera en 44, un an après la victoire de Stalingrad : décidément, sa femme n'est capable de faire que des filles ! Il faudra attendre la Libération pour que, Victoire !... lui arrive un garçon. À sa naissance, Boris Engelson, destiné à perpétuer le nom, est aussi sommé de se montrer digne de celui dont il porte le prénom.

Pendant la guerre, Mo et Friedy cessent les hostilités, trop occupés à accueillir et aider des réfugiés, récolter des fonds, obtenir l'asile de membres de la famille et d'amis, participer au mouvement coopératif qui organise des conférences, lance des appels. Surtout, Mo soigne sans relâche - rarement moins de dix-huit heures par jour - réfugiés, résistants et agents de renseignements anti-nazis. En 1947, il recevra du gouvernement français le titre d'Officier de l'Ordre de la Santé Publique "pour avoir soigné gratuitement de nombreux réfugiés français et de nombreux blessés du maquis et tous les prisonniers de guerre français de Genève à leur retour". Le ruban bleu qui lui est décerné est relégué pour toujours dans un tiroir. Dans les archives cantonales et fédérales, on ne trouve aucune trace de cet engagement. Pas trace non plus de deux épisodes dramatiques qui l'ont traumatisé, et qu'il nous racontait souvent.

Pendant la guerre, la Suisse a servi de plaque tournante aux services d'espionnage et de contre-espionnage des belligérants. Mo étant médecin urgentiste et polyglotte, il eut l'occasion de soigner un grand nombre d'agents, parmi lesquels un dénommé Guillaume, du contre-espionnage français. Première rencontre: le Dr Engelson est appelé en urgence auprès de Guillaume. Penché sur le patient alité, il heurte du pied une arme cachée sous le lit. À ses questions, Guillaume prétend avec nonchalance qu'il s'agit d'une arme de chasse. Des liens amicaux se tissent par la suite entre les deux hommes. Un jour Guillaume vient voir Engelson en toute hâte, pour lui demander de lui fournir d'urgence une grande quantité de cyanure. Malgré sa panique, Mo s'exécute... Il va chez son pharmacien habituel, qui l'interroge sur la commande. Sans souci de vraisemblance, il répond qu'elle est destinée aux rats qui envahissent sa cave. Les deux hommes ont des relations de confiance, Mo obtient ce qu'il demande avec pour commentaire : "ils doivent être vraiment très nombreux". Deux jours après avoir fourni la marchandise à Guillaume, Mo apprend que, au cours d'un banquet entre nazis en France voisine, une vingtaine d'entre eux sont morts empoisonnés.

Après la guerre, du fait de ses orientations politiques et de ses fréquentations - il a soigné beaucoup de russes, de toutes catégories, Mo est soupçonné par les autorités suisses d'espionnage au profit de l'URSS. Il risque la prison. Le chef de la police genevoise, qui est franc-maçon, se porte garant de sa non culpabilité. Le procès est évité, l'affaire est classée.

Pendant la guerre, Mo entre dans la loge maçonnique "Alpina", dont l'orientation "*respecte toutes les convictions sincères et réproouve toute opposition à la liberté de pensée*". Il ne trouvera pas dans ses frères la spiritualité qu'il y cherchait, mais il nouera avec certains des amitiés indéfectibles.

Pour lui, la Fraternité d'une loge a deux aspects : il y a la Fraternité "*universelle et immanente en Dieu*" et celle qui se forge "*pour le bon combat, de par notre appartenance à l'armée du Bien que nous sommes décidés, j'aime à le croire, à propager et à défendre avec détermination, jusqu'à la limite de nos possibilités matérielles et spirituelles, jusqu'à la victoire décisive, début d'une civilisation nouvelle, début du règne effectif de Dieu sur Terre.*" Il dit avoir confiance dans les réalisations à venir car l'oeuvre maçonnique conjugue "*l'esprit désintéressé, l'honnêteté et la sincérité intégrales, ainsi que le sens pratique allié à des possibilités matérielles*". C'est une conjonction annonciatrice de succès, toute réalisation devant au préalable être préparée spirituellement "*car pas plus qu'une créature, une idée ne peut vivre sans âme.*"

3. Projets et plans

En homme d'action, Mo veut contribuer à la construction d'un monde meilleur. Entre deux malades, il se précipite sur sa machine à écrire pour exposer sa vision de la destinée de l'homme ou les conditions qui selon lui pourraient garantir l'entente entre les peuples.

Dès 1937, il élabore et produit des plans, projets, suggestions, en réactions aux scandales et horreurs qui l'indignent et le révoltent. Il réagit aux événements politiques par des articles envoyés à la presse, des lettres circulaires présentant ses projets, et parfois par des lettres personnelles.

Sur le thème de "la destruction massive de richesses face à la misère ambiante" il suggère un scénario de film à Charlie Chaplin. Face aux atrocités et injustices ordinaires et extraordinaires commises par les "servants du capitalisme", il suggère à un journal parisien de gauche de créer une rubrique régulière "J'accuse" qui serait une sorte de réquisitoire. En pleine guerre, il propose à la Ville de Genève d'organiser un grand festival sur le thème "Paix, Justice et Liberté". En 44, il écrit à Paul Langevin pour lui proposer de créer un "Musée de la Honte Humaine". Après-guerre, ses projets pour la paix et la justice dans le monde se multiplient²³.

Les propositions sont envoyées à des personnalités du monde juridique, à des organisations de défense des droits de l'homme, à des universitaires, à des hommes politiques... Le Président des États-Unis Eisenhower fait répondre qu'il a

"pris connaissance avec intérêt" de tel projet, l'ONU explique qu'elle ne peut agir qu'avec l'accord des gouvernements membres, un responsable de l'Institut Universitaire des Hautes Études Internationales juge les idées intéressantes mais

²³ Pour une "Semaine internationale de l'altruisme", pour une "Organisation mondiale de juristes intègres", pour la publication de Bilans et d'Enquêtes qui contraindraient les entreprises et les politiques à répondre publiquement de leurs actions ; élaboration d'une "Nouvelle Déclaration des Droits et Devoirs mutuels de l'Homme et de l'État", d'un "Code répressif des crimes contre l'Humanité", d'un "Plan pour la limitation automatique des armements et l'ouverture d'une action internationale de paix constructive"...

"entièrement chimériques", l'association internationale des résistants à la guerre "travaille dans le même sens".

Certains sont séduits par les idées d'Engelson, sans savoir trop comment lui apporter leur soutien. Ainsi Sorokin²⁴, fondateur du "Centre de recherche de l'altruisme créatif" de l'Université de Harvard, fait publier en anglais dans les annales de son département plusieurs projets de Moïse. Mais ils n'auront pas plus de retombées concrètes que "l'altruisme créatif" de Sorokin.

Parmi les préoccupations de Moïse, la question de l'État juif tient une place à part. Il a une vision mystique de ce que devrait être Israël et sa capitale Jérusalem : un centre mondial de spiritualité, de culture et de paix, un modèle de morale doté d'une cour internationale de Justice, un pays qui rayonne dans le monde par des manifestations sur des thèmes comme le "Mérite Humain", "l'Éducation nouvelle", "l'amour du prochain". Pour symboliser cette renaissance, il faudrait reconstruire le Temple pour en faire un "Centre d'étude spirituelle" dont la vocation serait de mettre au jour les liens entre les différentes mystiques et leurs soubassements communs. Mo lance des appels, prend des contacts, fait deux voyages en Israël dans l'espoir de rallier des politiques et des intellectuels à sa vision. Martin Buber lui apporte son soutien. Professeur de philosophie sociale à l'Université hébraïque de Jérusalem, il oeuvre à une meilleure entente entre Israéliens et Arabes et prône la création d'un état binational et démocratique. Ayant publié en 1946 "les Voies de l'Utopie", il n'est pas étonnant que Buber s'investisse dans le projet d'un Centre spirituel mondial à Jérusalem. Il y travaille sur le plan du contenu et sur celui de sa réalisation. En avril 1951 il peut annoncer à Moïse : "*Je tiens à vous faire savoir que le projet dont nous avons parlé et reparlé semble avoir de bonnes chances de réalisation*". Mais l'idée de départ semble avoir subi un glissement : l'étude des liens "entre les religions historiques", devient celle des liens "entre le judaïsme et les autres religions". Quoi qu'il en soit, le projet ne se réalisera pas. Par contre, les politiques accueillent l'idée avec circonspection : "*Le Président d'Israël, Monsieur Izhak Ben-Zvi, me charge d'accuser réception de votre aimable lettre du 5 mai 1953 et de vous exprimer ses vifs remerciements pour vos suggestions intéressantes.*"

À chaque conflit entre Israël et ses voisins, Mo imagine de nouvelles solutions politico-spirituelles pour la paix dans le monde. Après la guerre de 67 il propose à l'État d'Israël de demander à l'ONU la transformation du Sinaï "*en Terre de toutes les nations, en Terre de Paix universelle, en Terre d'accueil pour les pacifistes de toutes races et de toutes religions. Que le seul critère d'accueil soit La Volonté de Justice, de Morale. Les fonds nécessaires à l'établissement d'une telle République humaine pourraient être fournis par l'ONU, ou encore par de grands philanthropes. Une partie des budgets militaires d'Israël et de la République Arabe Unie pourrait y être*

²⁴ Cf. L'altruisme créatif est la capacité innée de servir les autres de façon désintéressée. Ce concept est associé à celui de la créativité, de l'intuition, du sens esthétique et à l'éveil sur le plan spirituel.

affectée. Peut-être les USA collaboreraient-ils également à une telle expérience d'Humanité..."

Réponse du ministère des affaires étrangères : *"Votre projet est certes intéressant mais il est difficile à un Gouvernement de se faire le héraut d'un projet aussi révolutionnaire tant que le terrain n'a pas été préparé dans l'opinion politique mondiale (...). Il faudrait commencer par lancer – ou faire lancer l'idée – dans un journal sérieux et la faire répandre par d'autres".*

Même si les retombées de ses efforts sont loin d'être à la hauteur de la détermination et de l'opiniâtreté investies, Mo ne renonce pas pour autant. Il croit à l'objectivité de la science, à l'intégrité des universitaires, à la puissance de leur Institution. Avec un petit cercle d'intellectuels suisses, français et belges, il crée deux revues interdisciplinaires :

** les Cahiers internationaux de symbolisme – dont la vocation est de mettre au jour les fondements communs des grands courants de pensée intellectuels et mystiques. L'objectif est d'étudier le symbole en tant qu'objet interdisciplinaire, d'élucider la nature de ses relations avec les sciences exactes, les sciences humaines, la tradition, l'art, les religions.*

La parution du premier numéro de ces Cahiers est précédée d'un Congrès organisé à l'Unesco. Les contributeurs les plus connus sont Gaston Bachelard, Paul Ricoeur et Raymond Abellio ;

** la Revue universitaire pour l'avancement des Sciences morales – dont la vocation est d'établir les bases scientifiques d'une justice intègre, objective, rationnelle pour que la Morale ne soit considérée non plus comme une "servante" à laquelle on impose les besoins à sa convenance, mais au contraire comme un Principe Supérieur dont on doit s'inspirer, et auquel on doit OBEIR. La perspective étant " de se mettre à étudier et à enseigner les Sciences Morales en tant que Sciences, totalement indépendantes des religions et us et coutumes du Siècle". Le pivot de cette Revue est Ferdinand Gonseth, mathématicien, professeur à l'École polytechnique fédérale de Zürich, préoccupé depuis sa jeunesse par les relations entre les sciences et la philosophie.*

Dans cette aventure, Moïse est assisté par Claire Lejeune, qui après quelques années en assumera seule la direction. Il finance pendant plusieurs années les deux revues sur ses propres deniers. Une fois lancées, Mo s'en désintéresse, prétendant qu'elles le dépassent et qu'il n'y comprend plus rien. Par la suite, elles seront reprises par l'Université de Mons où Claire Lejeune s'est fait une place. Rebaptisée *Réseaux*, la revue de sciences morales est devenue une *"Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique qui se propose d'aborder les problèmes axiologiques par la*

confrontation constante des expériences humaines acquises dans les domaines les plus divers".

Les sujets d'indignation provoquent à chaque fois de nouvelles idées et propositions. Par exemple, cette lettre au Canard Enchaîné datée de 1968 : *"Actuellement, il me semble urgent de voler au secours de l'Intelligentsia des Pays Communistes (notamment de celle de Pologne et de Tchécoslovaquie), et le meilleur moyen, le plus efficace, ne serait-il pas d'organiser à Paris un grand débat contradictoire, sous le titre (par exemple) de : Morale et Justice, ou Moral et Politique, ou Morale et Vérité, ou Politique et Vérité, etc... (...) Pourquoi le Canard ne réaliserait-il pas lui-même cette réconciliation du Socialisme et de la Liberté ? "*

A Jean Vincent, avocat, communiste, membre du Grand Conseil suisse : *"J'ai admiré hier soir, à la Radio-Télévision, votre prise de position en face de l'"Affaire tchécoslovaque". C'est celle d'un homme honnête, d'un vrai communiste.(...) Les grands chefs communistes ne pourraient-ils tenter une démarche commune à Moscou, afin d'expliquer à l'URSS que la Foi Communiste est une Perpétuelle révolution – et non un implacable réaction..."*

En 1973, au Nouvel Observateur : *"Je pense qu'il faudrait convoquer d'urgence un Colloque international de juristes qui examinerait selon des méthodes strictement juridiques la question des origines et responsabilités de la guerre du Viet-Nam. On pourrait poser une question subsidiaire "Y a-t-il dans le cas de la guerre du Viet-Nam des événements susceptibles d'être qualifiés de Crimes de Guerre ? "*

1977 : Appel paru dans le Monde, pour la création d'un Musée de la Conscience – reprise d'un projet "Musée de la Honte Humaine" imaginé trente ans plus tôt –

1983 : à une radio suisse à la suite d'une émission sur Israël : *"Alors qu'il aurait dû porter toute sa volonté sur sa Résurrection en tant qu'émissaire de la Parole Divine, Israël a au contraire convoité les puissances politique et militaire qui aboutissent présentement à l'infamant déshonneur perpétré à Sabra et Chatila".*

Les réactions de Mo concernent également des ouvrages, des spectacles, des oeuvres d'art qui sont autant d'occasions de penser, d'écrire, de partager, et parfois de s'enrichir de nouvelles relations. Sa correspondance avec le Mime Marcel Marceau en est un exemple. *"Le 25 septembre 1975. Minuit. Mon cher Marcel Marceau, Je viens de voir votre émission à la Télé. Un des plus beaux spectacles de ma vie. Le Sommet ? Pour moi, c'est la Pantomime des Oiseaux. Votre demeure sur notre Terre est le Sommet de la Montagne HUMANITÉ. Mais dans les Oiseaux, vous vous envoliez plus haut encore... vers l'Infini. Du sommet de la Pyramide de Giseh – vers son au-delà symbolique. Vous le savez fort consciemment vous-même. À l'issue de cette Pantomime des Oiseaux – votre Regard a eu peine à revenir sur Terre... La marque du GENIE. Heureux de vous avoir revu ! À vous, de coeur et d'esprit."*

Et puis, il y a des tas de notes, adressées à des amis ou servant de simples pense-bêtes : *"Une idée, fulgurante, me traverse l'esprit : Méphisto, trouvant insuffisante la cruauté de ses démons en enfer, les envoie sur terre, pour parfaire leur apprentissage... Mais déjà ma trouvaille me paraît stupide. Alors..."* "D'aucuns connaissent les mots mais pas leur signification – d'autres connaissent la Signification sans en connaître les mots. Mo". *"Sommet de la vie = don de soi"*.

Tel était notre père : esprit en ébullition, visionnaire, jamais résigné, capable d'entreprendre de grandes oeuvres pour sauver l'humanité, de sacrifices et de générosité, et jamais résigné.

En même temps, dans la vie quotidienne, il pouvait se montrer charmant et charmeur, mais pour ceux qui le côtoyaient quotidiennement, il se montrait souvent impossible, plein de contradictions. Lui même, dans sa jeunesse, avouait être *"facilement énervable, affolable, suggestionable"* et dissimulateur *"Une camarade ayant fait analyser mon écriture, on lui a répondu que j'étais plein de fausseté, d'hypocrisie, et qu'elle ferait bien de ne jamais se fier à moi ! C'était un bon graphologue"*... Selon les femmes de sa vie, il pouvait se montrer parfois généreux, mais parfois mesquin et égoïste *"Il pense que payer c'est donner ; comment peut-on être payé de ce que l'on donne de soi-même ?"* *"Il rêve de paix dans le monde et voilà que près de lui où il serait si simple de faire un effort il ne le fait pas"*. Selon ses enfants, c'était un homme au caractère difficile *"Mon papa il est comme ça, si t'es pas d'accord avec lui, il croit que tu le hais, il s'emballe avec de grands discours, qui ma foi ne sont pas si courts"*. Lorsque, enfants, il nous grondait - souvent pour des peccadilles, ou qu'il nous reprochait de ne pas avoir pris son parti dans ses disputes conjugales, il nous comparait à Hitler, Staline ou Mussolini car, comme eux, nous piétinions la morale, la justice, la vérité... Vers la fin de sa vie, cloué dans son fauteuil, il me dit un jour, peut-être sans trop y croire, que tout compte fait, tel le héros de la pièce d'Ibsen *Le canard sauvage*, il avait voulu faire le bien autour de lui mais n'avait réussi qu'à provoquer des catastrophes... Consternée, je n'ai su que dire...

Dans notre jeunesse, l'image de ce père aux réactions imprévisibles nous a empêché d'admirer le combattant jamais à court d'idées, qui pensait que *"Vivre sans espoir, c'est cesser de vivre"* (Dostoïevski), que *"Celui qui n'espère pas ne rencontrera pas l'inespéré"* (Héraclite) et que *"Les utopies d'aujourd'hui sont les réalités de demain"*. (Friedrich von Hayek). De toutes ses forces il a oeuvré pour que l'armée des chevaliers vainque celle des dragons à neuf têtes, et que les princes généreux, justes et bons fassent que les signes noirs se transforment en signes blancs, même contre leur gré.

4. Retour à Riga

Après une période d'indépendance à l'issue de la Première Guerre mondiale, les Pays Baltes ont été occupés par les forces soviétiques. Lorsque l'armée allemande envahit

l'Union soviétique, le 22 Juin 1941, l'Holocauste commence en Lettonie. Schmuël devance les assassins en se jetant par la fenêtre du 4^e étage de son immeuble de la rue Barona. Les autres membres de la famille qui habitaient l'immeuble sont tous assassinés : Feiga Engelson, Israël Engelson, sa femme Golda et leur fille Eugenia, et Liba Engelson font partie des 25000 juifs assassinés à Rumbala²⁵, forêt proche de Riga. Seuls ont échappé au massacre ceux qui, volontairement ou non, étaient absents : Taube Engelson et son mari Solomon Schatz, parce qu'ils avaient été déportés en Sibérie ; leur fils David Schatz et sa femme Vera qui étaient dans l'armée sur le front Est. Leopold Engelson et Esfir Muzikants, qui ont attrapé de justesse le dernier train en partance de la gare de Riga, avec leurs enfants dont l'aîné, Jekab, a survécu. Quant à Berta, la soeur aînée de notre père, elle devait être soit en Sibérie, soit quelque part à l'Est, soit à Moscou.

Dans l'après-guerre, lorsque Moïse fait faire des recherches par la Croix-Rouge pour retrouver des membres de sa famille restés en URSS, les investigations n'aboutissent à rien - d'où l'idée que personne n'a réchappé aux purges, guerre et massacre. Aux Etats-Unis par contre, Moïse retrouve des cousins germains descendants de Menahem Motte, frère cadet de Jacob qui avait émigré à Brooklin au début du siècle. La légende concernant l'origine du nom a servi à s'assurer que le lien de famille est bien réel.

Dans les années 1990, quand la Lettonie reprend son indépendance, le nouveau gouvernement décide de restituer aux descendants des anciens propriétaires les immeubles nationalisés à l'époque soviétique. Victor Schatz et Vadim Engelson, descendants de Schmuël, entreprennent alors des recherches historiques et généalogiques pour faire valoir leurs droits sur les immeubles de la rue Barona. C'est ainsi qu'ils découvrent l'existence d'une famille Engelson à Genève et contactent notre frère Boris, seul à porter encore LE nom parmi les descendants de Jacob. Nous découvrons alors que, contrairement à ce que nous croyions, des membres de la famille de notre père restés de l'autre côté du rideau de fer avaient survécu aux catastrophes.

Dans leurs recherches généalogiques, Victor et Vadim sont remontés jusqu'au milieu du 18^e siècle, à l'époque de notre ancêtre commun Itzig (Cf voir l'arbre généalogique). Ils ont également retrouvé la trace de Jacob et Schmuël dans les registres des différentes villes où nos aïeux sont passés. Enfin, ils ont pu établir les faits historiques avérés qui fondent la légende familiale concernant l'origine de notre nom.

²⁵ Voir l'histoire du massacre des juifs de Riga sur http://en.wikipedia.org/wiki/Rumbula_massacre

En juillet 2007, ma soeur Edith, mon frère Boris et moi avons fait le voyage à Riga pour y rencontrer les descendants des quelques rescapés. Notre cousin Victor Schatz et sa femme Irina nous ont accueillis chez eux, dans l'immeuble familial de la rue Barona. Nous nous sommes recueillis sous la fenêtre d'où Schmuel a sauté, et devant la plaque commémorative posée par Victor dans l'entrée. Nous avons admiré la vue sur le parc planté de marronniers dont notre tante Suzanne nous avait parlé. Victor et Irina nous ont emmenés sur les traces de Jacob et Schmuel et sur les lieux de mémoire de la communauté juive : nous avons vu la maison qu'avait habitée les deux frères dans les faubourgs Sud-est de Riga, les traces de la synagogue incendiée, du cimetière juif transformé en parc d'agrément, le mémorial de la Shoah de Rumbala, le musée du ghetto, la prison où notre oncle Boris a été incarcéré. À travers le pays, nous avons visité d'autres cimetières juifs et d'autres mémoriaux ainsi qu'une prison de l'ère communiste transformée en musée, avec des comédiens déguisés en gardiens, qui vous proposent une simulation d'emprisonnement pour un week-end ou une semaine, au choix. Le séjour est payant. Le dernier jour, nous sommes allés dans la datcha de Victor et Irina, située à Jurmala, station balnéaire comme celle où autrefois nos grands-parents devaient passer l'été.

Ainsi, nous avons fait connaissance du présent et du passé, et pu nous représenter un peu mieux l'histoire de cette famille qui, à plusieurs reprises, a voulu changer le cours de l'Histoire.

En conclusion de ce voyage dans le temps, je dirai que l'énergie, l'intelligence et l'opiniâtreté que des hommes peuvent déployer pour servir une cause, un idéal sont fort impressionnants... mais que ce qui peut en résulter est souvent consternant.

En voulant combattre pour la justice et la liberté, au risque de sa vie, Movshah Shapiro a aidé l'armée napoléonienne à franchir la Bérézina. Résultats ? Une hécatombe, une déroute, et au final une défaite. Boris Engelson, lui, a contribué à la révolution soviétique. Résultats ? Une hécatombe, des purges, des déportations, et au final l'écroulement du bloc soviétique. Était-ce pour cela qu'il a donné sa vie ?

Moïse Engelson, lui, a remué ciel et terre pour mettre de l'ordre dans les affaires du monde, pour que l'intelligence et la morale un jour gouvernent le genre humain. Résultats ? La création de deux revues qui, à l'heure actuelle, sont confidentielles et ont complètement dévié du propos initial. Un moindre mal...

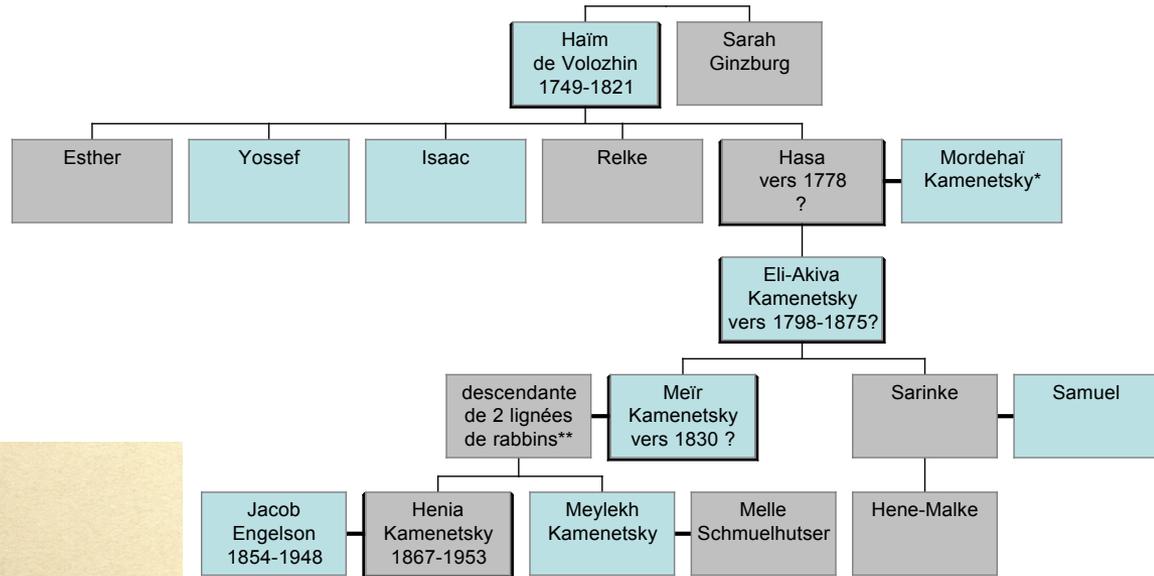
Et nous, ses enfants, quand notre tour est venu de jouer notre rôle dans *Le Canard Sauvage*, qu'avons-nous choisi ? Le rôle de l'Idéaliste qui, au nom de la vérité, provoque des désastres ? Celui de gens ordinaires qui, pour pouvoir donner un sens à leur vie, se réfugient dans des mondes imaginaires ? Ou celui de l'observateur qui commente sans se compromettre ?

Ou avons-nous tourné la page ?

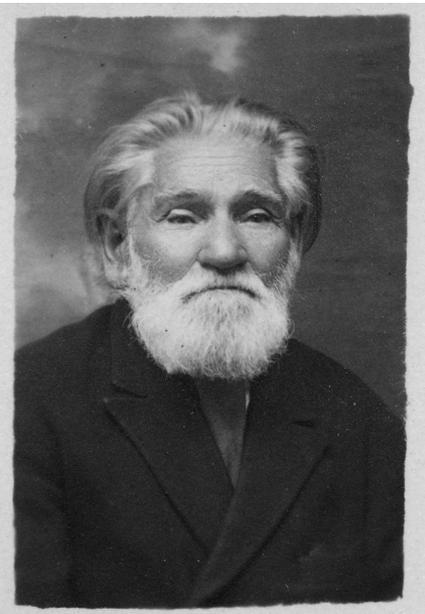
Marianne Engelson, Paris, Genève 2015



HENIA (GENIA) KAMENETSKY



* Dit Reb Elimelek Kaminetsky (ou Reb Meilachke)
 ** Mendele de Liravits et Leyb de Kopisl

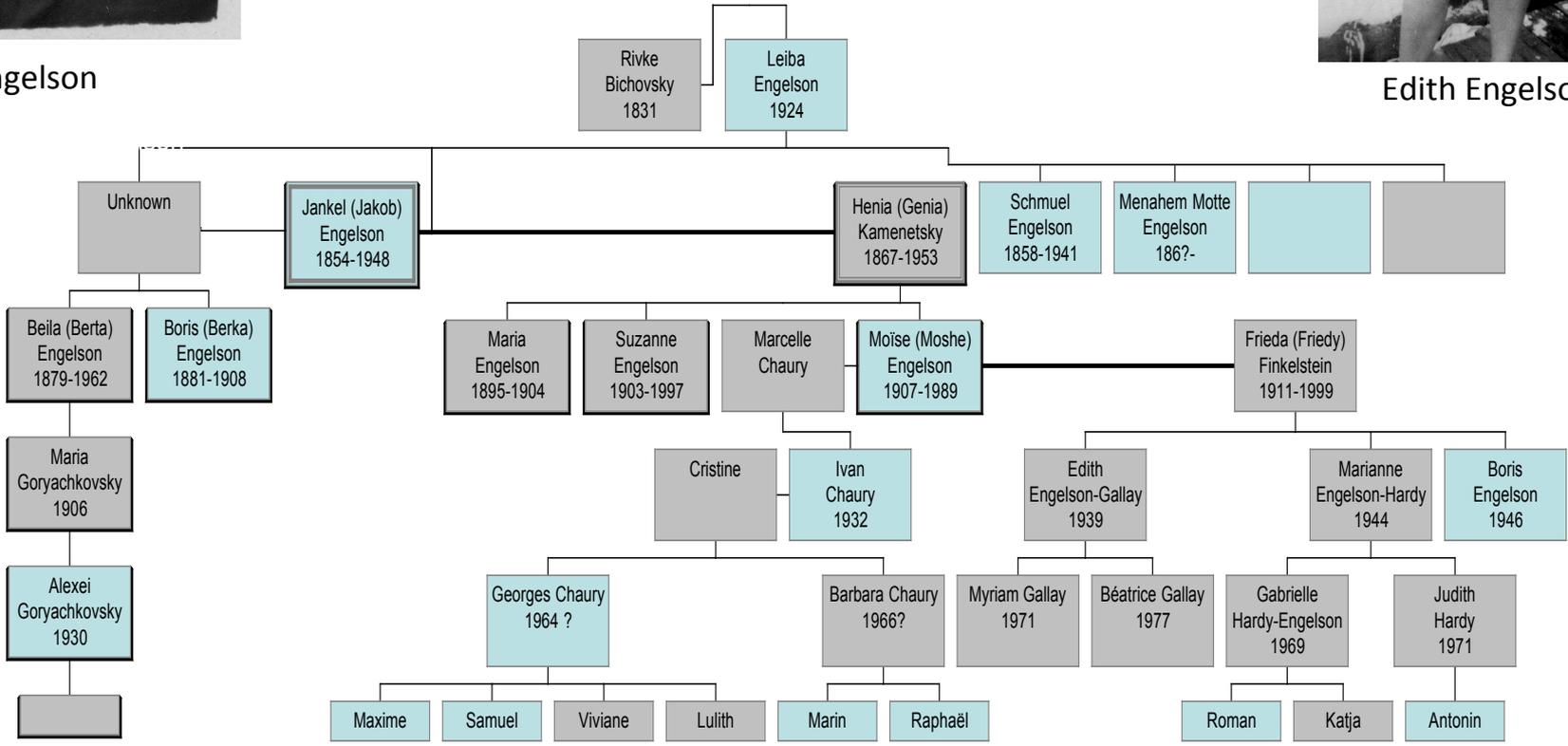


Jankel Engelson

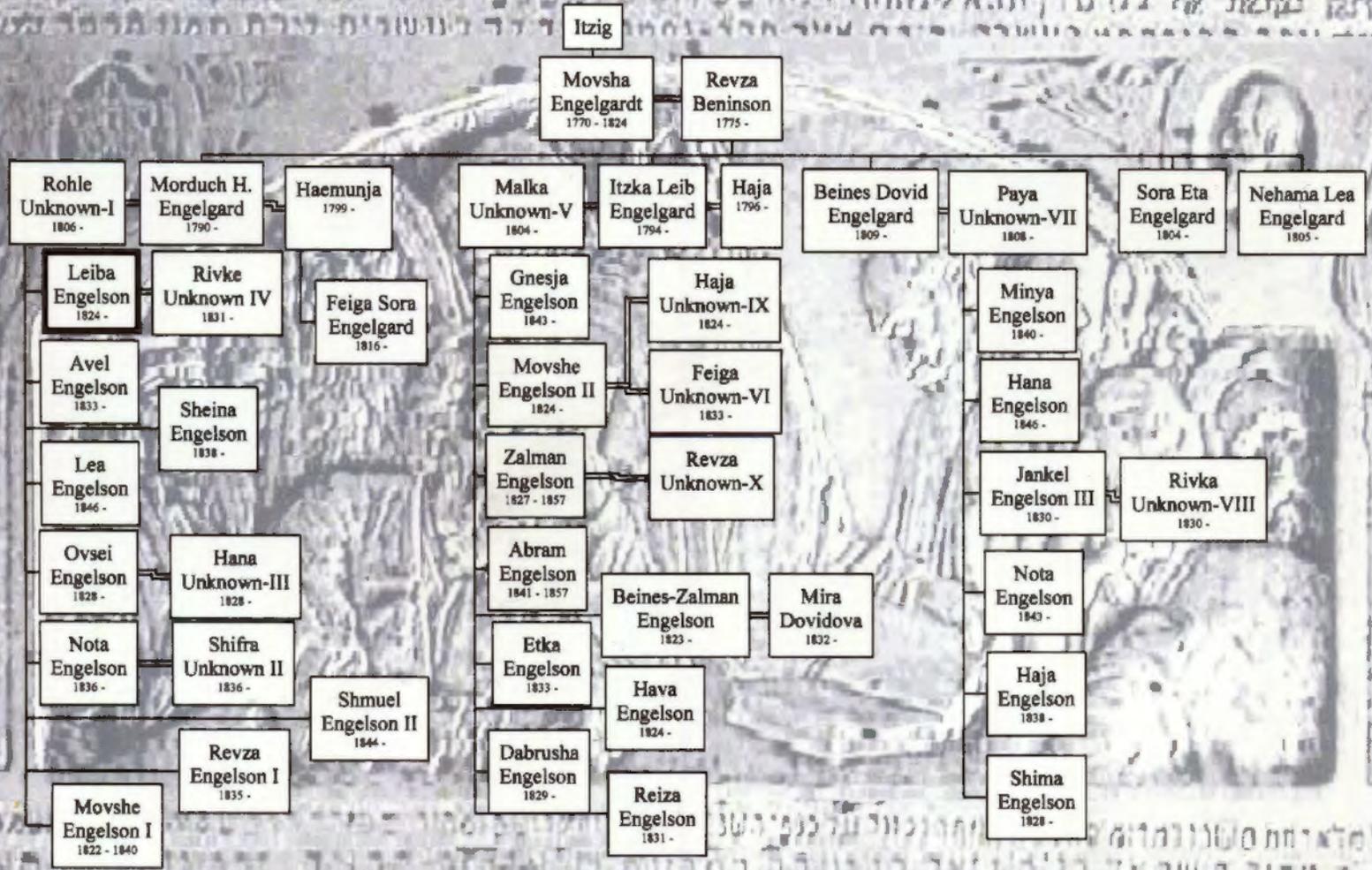


Edith Engelson

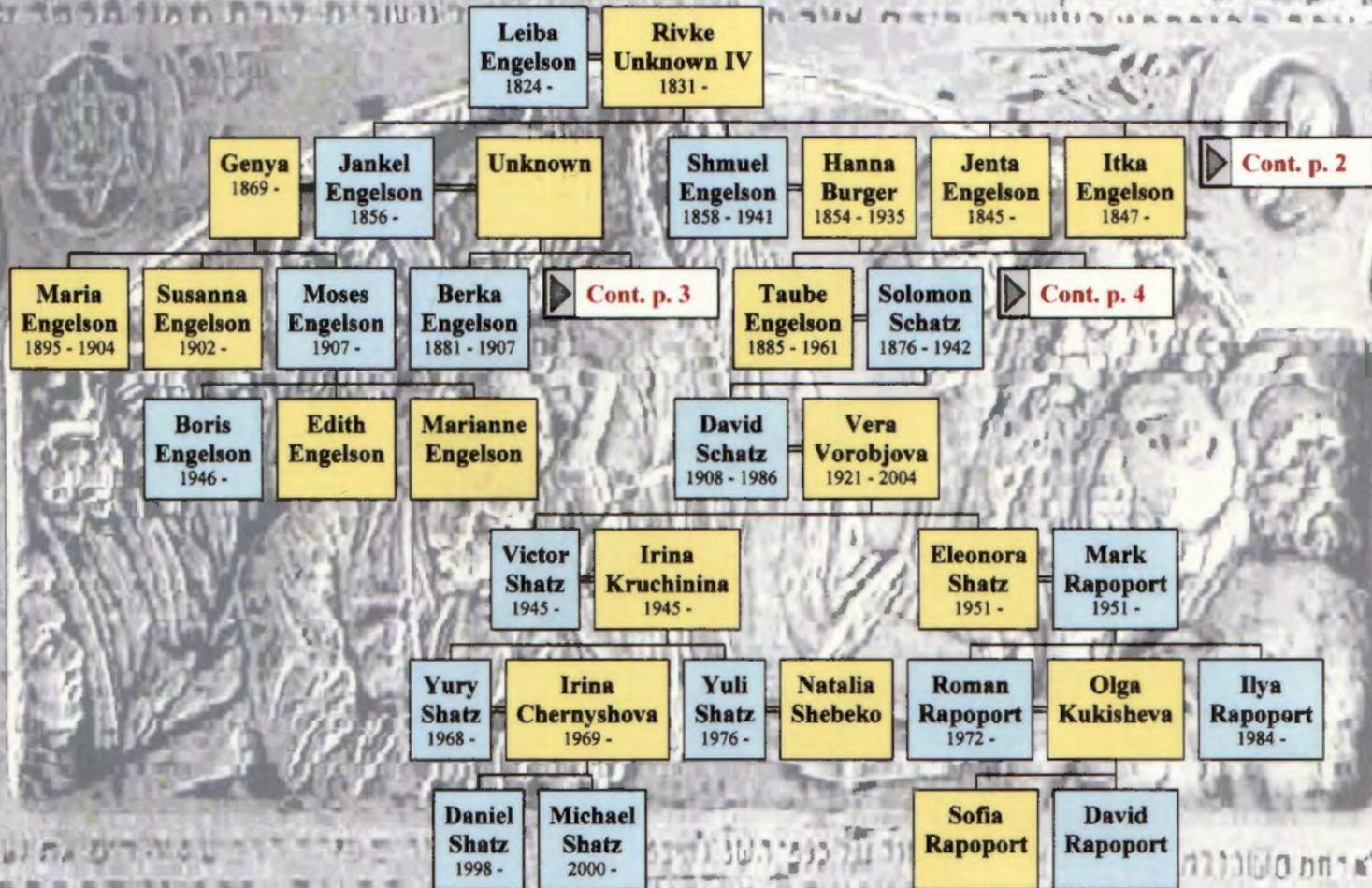
FAMILLE ENGELSON



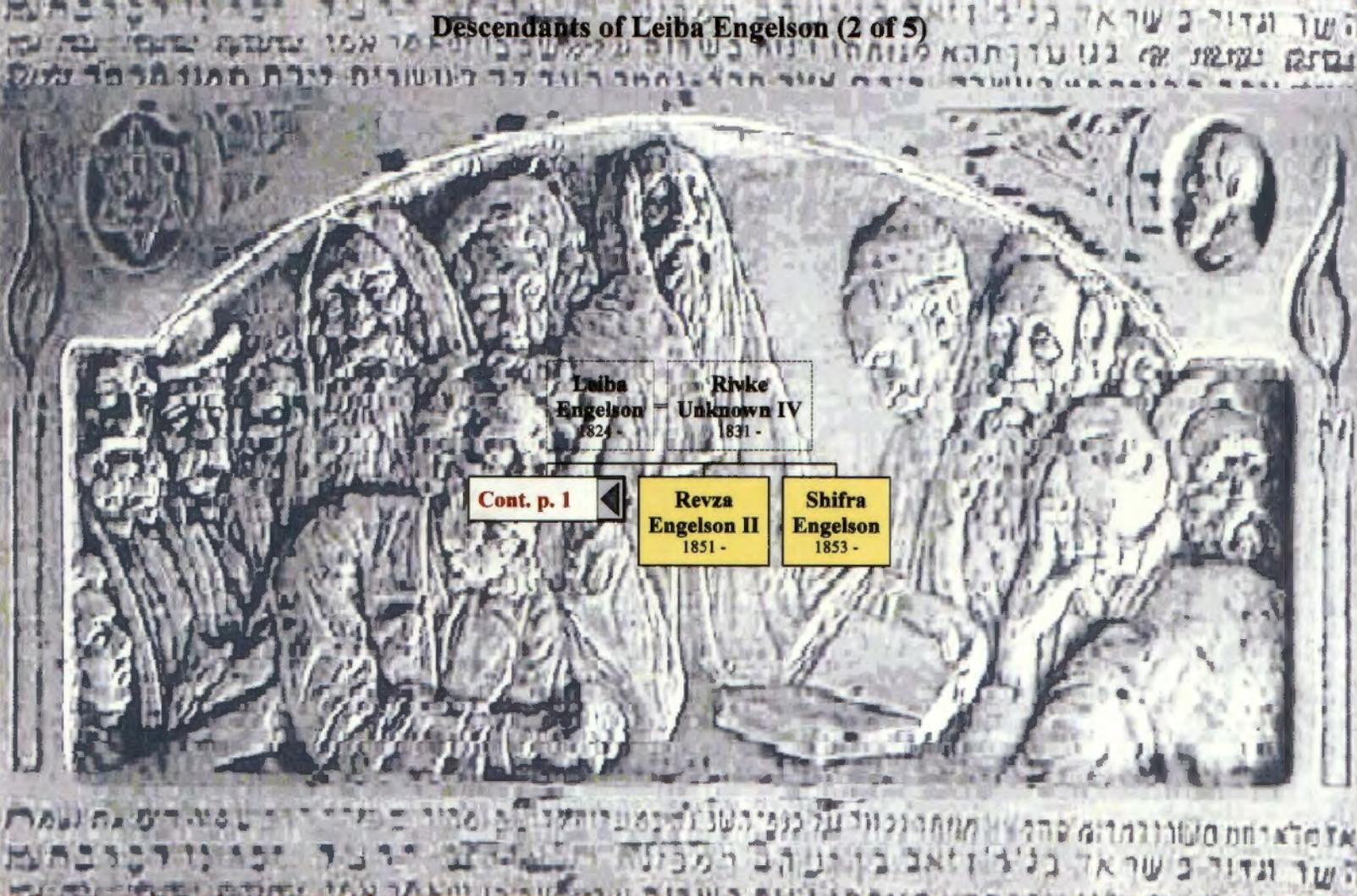
Descendants of Itzig



Descendants of Leiba Engelson (1 of 5)



Descendants of Leiba Engelson (2 of 5)



Leiba
Engelson
1824 -

Rivke
Unknown IV
1831 -

Cont. p. 1

Revza
Engelson II
1851 -

Shifra
Engelson
1853 -

Descendants of Leiba Engelson (3 of 5)

Jankel
Engelson -
1836 -
Unknown

Cont. p. 1

Alexander
Goryachkovski
1864 - 1931

Beila
Engelson
1879 - 1962

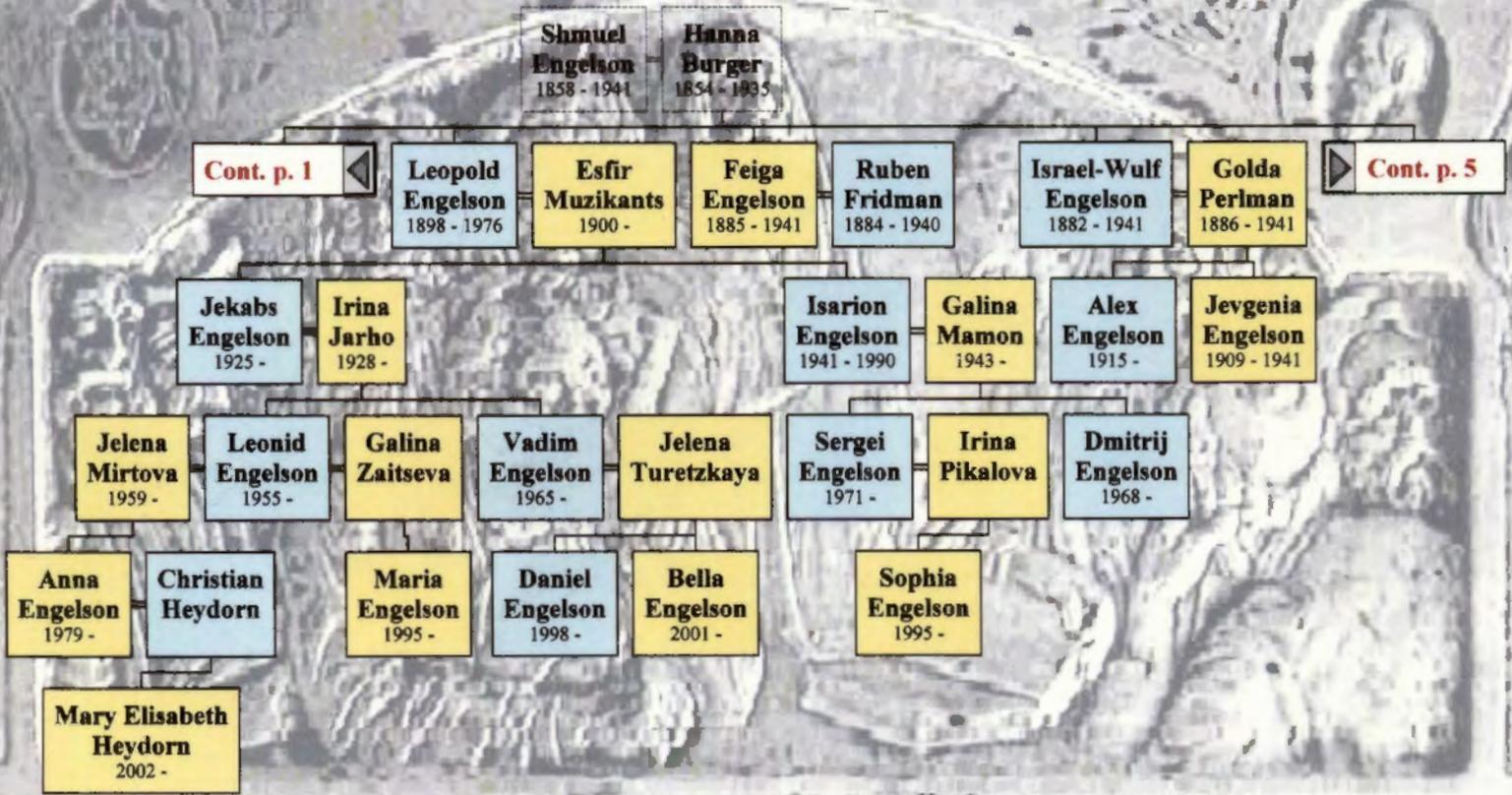
Faivish-Movshe
Fridland

Maria
Goryachkovski
1906 -

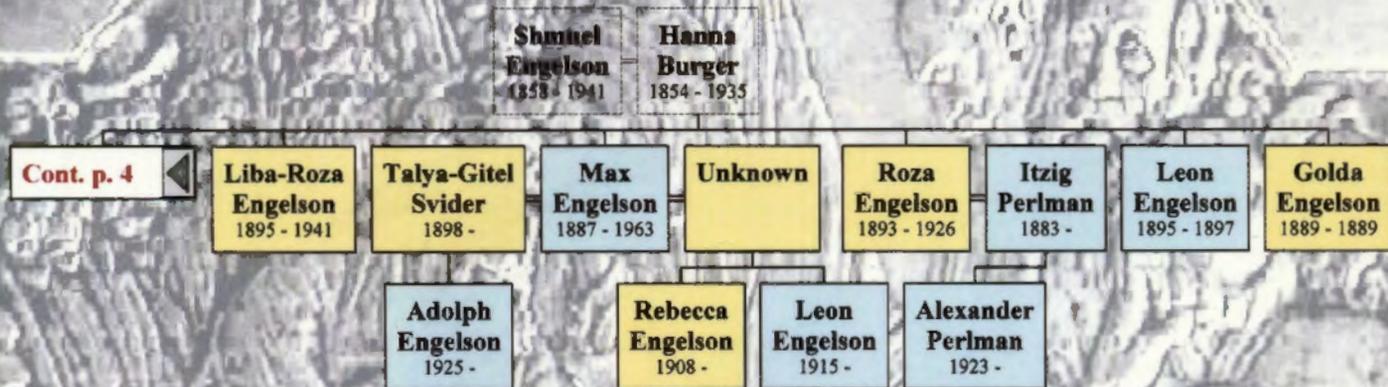
Alexei
Goryachkovski
1930 -

השד וגדול ש שראד כני' ד זכור
אזמלאותם סטובותהום סתהו אונתוכווד על כפי' השנ' זכור וזכור
השד וגדול ש שראד כני' ד זכור
אזמלאותם סטובותהום סתהו אונתוכווד על כפי' השנ' זכור וזכור

Descendants of Leiba Engelson (4 of 5)



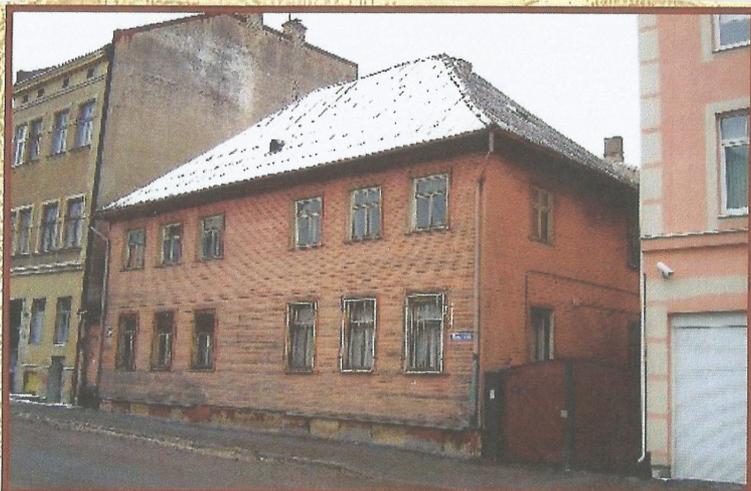
Descendants of Leiba Engelson (5 of 5)





Bialystok



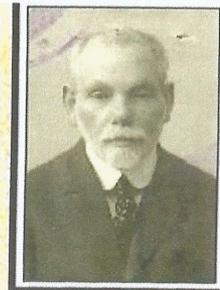


In 1885 Shmuel moved to Riga. Jankel joined him (maybe several years later). This house (Dzirnavu, 134) is earliest known residence of Engelsons in Riga



Kr.Barona 8 and 10, Riga
Shmuel bought these prestigious houses in 1909

The house was confiscated by Soviets in 1940 and restituted to family in 1993. Four families of descendants of Shmuel live here in 2005



Shmuel Engelson
(1858-1941)
committed suicide in this house several days after nazis occupied Riga



This is the street where Shmuel and Jankel lived



1910. A letter from Shmuel Engelson
Wholesellers Tobacco Warehouses in Riga
- main representatives of several major
manufacturers from Russia.

Later Shmuel and Israel established their own
tobacco factory in Simferopol, Crimea



Gare de Borissov



Marché à Dvinsk (Daugapils)



Riga, Der Hafen

Riga